









Ms. L. Saché.

CSP



T H É A T R E

D E

R E G N A R D.

T O M E P R E M I E R.

Q 118

1000

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



J.F. REGNARD.

Poète Comique,

né en 1647, mort en 1709.

THÉÂTRE

DE

REGNARD ;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue , exactement corrigée , &
conforme à la représentation.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M, DCC, LXXXIV.

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

CSP

PQ

1913

A19

1784

n.1

P R É C I S

S U R

LA VIE ET LES OUVRAGES DE REGNARD.

LA réputation méritée de Regnard ; cette force comique , cet enjouement & cette gaîté qu'il a répandus dans tous ses ouvrages , lui ont assuré sur la Scène comique , immédiatement après Moliere , un rang qu'aucun de ses successeurs ne lui a fait perdre , & qu'il paroît devoir conserver toujours.

Jean-François Regnard , né en 1647 , & non en 1656 , comme on le dit dans les préfaces placées à la tête de la plupart des recueils de ses Œuvres , ne commença sa carrière dramatique qu'en 1688 , à 41 ans , & la termina en 1708 ; il mourut l'année suivante , âgé de 62 ans.

Tome I.

a

ij) *Sur la Vie & les Ouvrages*

Les commencemens de sa vie avoient été très-agités. L'amour & le jeu, qui furent ses premieres passions, l'écartèrent long-tems des lettres, qui devoient faire sa gloire. L'un & l'autre l'engagerent dans de longs voyages, ou plutôt de longues erreurs, & sur-tout dans des aventures singulieres, que les Poëtes ont rarement éprouvées.

En revenant par mer d'Italie en France, il fut pris par un Corsaire, & conduit esclave à Alger, où il resta plus de deux ans occupé à la cuisine de son Maître. Si la maniere dont il remplit cet emploi, auquel l'avoit rendu propre son goût pour la bonne chere, lui gagna l'amitié de son Patron, sa figure, ses graces & son enjouement, que ses fers n'avoient point altérés, lui firent obtenir des sentimens plus tendres de la part de ses femmes. Jeune & François, incapable par conséquent de résister à l'attrait du plaisir, & d'être retenu par des dangers que la passion ne voit guere,

ou qu'elle se flatte de prévenir , il manqua de prudence , & se vit exposé au sort inévitable à tout Chrétien , surpris entre les bras d'une Musulmane. Livré à la justice , réduit à l'alternative de prendre le turban , ou de périr par le feu , il ne fut sauvé que par l'avarice de son Maître , qui crut devoir préférer à la mort d'un esclave qui l'avoit trahi , la rançon que lui en apporta le Consul de France.

Regnard oublia bientôt le péril qu'il avoit couru , pour ne se souvenir que de la bonne fortune qui l'y avoit exposé. Il parcourut encore successivement la Flandre , la Hollande , le Danemarck & la Suede , d'où il passa jusqu'à Tornéo , la dernière ville du Nord , à l'extrémité du golfe de Bothnie , & remontant le fleuve , pénétra jusqu'à la mer Glaciale. Des passions vives , un caractère ardent , le desir de voir , & surtout le besoin de se déplacer , un attrait invincible pour le plaisir , & l'es-

iv *Sur la Vie & les Ouvrages*

poir d'en trouver davantage ailleurs ; paroissent avoir été les principaux mobiles de ses courses ; ils en firent plus un homme errant qu'un voyageur. Il n'observa pas toujours , & quelquefois il observa superficiellement. Son véritable mérite est d'avoir été le premier François qui visita la Laponie ; & ce que sa relation offre de plus piquant , depuis que nous en avons d'autres , dont les Auteurs ont vu davantage & mieux , se réduit à l'inscription piquante , que , de concert avec ses compagnons de voyage , il laissa gravée sur la pierre , au sommet du mont Métawara.

*Gallia nos genuit , vidit nos Africa ; Gangem (1)
Hauſimus , Europamque oculis luſtravimus omnem ;
Caſibus & variis acti , terrâque , marique ,
Hic tandem ſtetimus , nobis ubi deſuit orbis.*

A son retour de Laponie , Regnard traversa la Pologne , la Hongrie , &

(1) Un des compagnons de Regnard avoit été aux Indes.

revint , en 1683 , dans sa patrie , pour ne plus la quitter. Il y acheta une charge de Trésorier de France au bureau des finances de Paris , ensuite celle de Lieutenant des eaux & forêts ; & , quelque tems avant sa mort , il fut reçu Bailli au Siege Royal de Dourdan.

Peu après son arrivée en France , il avoit fait l'acquisition de la Terre de Grillon ; sa situation , à onze lieues de Paris , le détermina à s'y fixer. Il se plut à l'embellir , & en fit un séjour délicieux , qu'on appelloit le *Château des Fées* , où il rassembloit la meilleure & la plus agréable compagnie. C'est ce Château qu'il a décrit dans un *Diversissement* qu'on trouve à la suite de la *Comédie des Folies Amoureuses* ; & ces vers , foibles sans doute , sont précieux par le portrait du voluptueux Philosophe qui s'y est peint lui-même sous le nom de *Clitandre*.

Les Dames , le jeu , nile vin
Ne m'arrachent point à moi-même ;

vj *Sur la Vie & les Ouvrages*

Et cependant je bois , je joue & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut , vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser , voilà tout mon système ;
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

C'est dans cette retraite Epicurienne que Regnard composa la plupart de ses Ouvrages ; ils sont les enfans du plaisir , de l'insouciance & de la gaîté. Ces qualités si intéressantes , mais malheureusement si rares de nos jours , avoient d'abord tourné ses premiers essais du côté de l'ancien Théâtre Italien , que Despréaux appelloit un *grenier à sel* , & auquel il fournit plusieurs Scènes ingénieuses & piquantes , tantôt seul , tantôt en société avec Dufresny , depuis 1688 jusqu'en 1696. Son génie libre , facile & plaisant , s'exerçoit ainsi à des Ouvrages plus réguliers , & aux succès qu'ils devoient lui procurer. Ses travaux pour ce Théâtre n'offrent que des canevas , dont il écrivoit quelques scènes , & laissoit , selon l'usage , aux Acteurs le soin de remplir les autres à leur vo-

lonté dans leur langue ; on ne s'y arrêtera pas ici : on se bornera à présenter la liste chronologique des Pièces qu'il a données au Théâtre François.

Attendez-moi sous l'Orme, Comédie en un acte & en prose, représentée le 19 Mai 1694. Cette Pièce, qui se trouve dans tous les recueils des Œuvres de Regnard, est généralement attribuée à Dufresny. Un sujet simple, une intrigue peut-être trop commune, quelques scènes écrites avec assez de finesse, la naïveté d'Agathe & de son Prétendu, font le principal mérite de cette petite Comédie, qui n'eut pas dans sa nouveauté le succès qu'elle eut à sa reprise.

La Sérénade, en un acte & en prose, représentée le 3 Juillet de la même année, est plus dans le genre auquel Regnard sembloit appelé. Si l'intrigue & les personnages en sont peu de chose, les scènes en sont bien liées, & chacune offre un tableau très-comique.

viii] *Sur la Vie & les Ouvrages*

Le Bourgeois de Falaise, ou *le Bal*, en un acte & en vers, représenté le 14 Juin 1696, offre tous les défauts de la *Sérénade*, & bien moins de Comique. Merlin & Lisette dont on vante l'adresse, associés à un fourbe encore plus habile, ne produisent qu'un stratagème grossier, & un dénouement puéril.

Cette Piece, qui n'eut aucun succès, ne préparoit assurément pas au *Joueur*, qui fut donné le 19 Décembre de la même année, & dans lequel Regnard s'élève au-dessus de lui-même. On y trouve également la force comique & celle d'observation. Le Joueur est peint comme il devoit l'être, & soutenu jusqu'à la fin. Le Poète, sans négliger aucun des traits qui appartiennent à ce caractère, a écarté avec beaucoup d'art tout ce qui pouvoit paroître trop odieux; &, en amenant adroitement Tout-à-bas, il a présenté en perspective jusqu'où le vice pouvoit conduire : car enfin, le Joueur qui commence par être

malheureux ou dupe , peut finir par être fripon. Cette Comédie fut l'époque de la division de Regnard & de Dufresny , qui l'accusa de lui avoir pris son sujet ; les ressemblances entre le *Joueur* & le *Chevalier Joueur* prouvent qu'en effet l'un des deux a travaillé d'après l'autre. Le Public fut pour Regnard contre Dufresny , & il eut raison. « Il faut (dit Voltaire) peu se » connoître aux talens & au génie des » Auteurs , pour soupçonner le premier » d'avoir dérobé cette Piece au dernier. »

Le Distrain , représenté le 2 Décembre 1697 , est une des plus foibles Pieces de Regnard ; il a mis , partie en récit , & partie en action , un portrait élégamment tracé par La Bruyere , qui pouvoit fournir quelques traits plaisans , & non le sujet d'une Comédie. Celle-ci , qui n'eut point de succès dans sa nouveauté , en eut beaucoup en 1731 , qu'elle fut reprise ; mais elle n'est point restée au Théâtre.

x *Sur la Vie & les Ouvrages*

Démocrite , représenté le 12 Janvier 1700 , dédommagea Regnard du sort du *Distrain*. Quoique le Philosophe Grec y soit quelquefois un peu pédant , & , en général , moins plaisant qu'il ne sembloit devoir l'être entre les mains de Regnard , que l'unité de lieu ne soit point observée , que l'on voie avec étonnement un Roi à Athenes , où il n'y en avoit plus depuis 700 ans , & que le dénouement soit romanesque , la gaîté de Cléanthis , de Strabon & de Thaler en a fait le succès , & le soutient.

Le 11 Février suivant , le Poëte donna le *Retour imprévu*. Il y a peu de petites Pièces qui soient plus plaisantes , & que l'on revoie avec plus de plaisir. La *Mostellaire* de Plaute en a fourni le sujet , qui avoit été déjà employé par Rivey , dans sa Comédie des *Esprits* , & par Montfleury , dans son *Comédien-Poëte*.

Les Folies Amoureuses , représentées le 15 Janvier 1704 , sont une Pièce d'in-

trigue , qui peut être regardée comme la débauche d'une imagination & d'un esprit très-gais. Le Prologue qui la précède , & le Divertissement qui la termine , sous le titre du *Mariage de la Folie* , ne furent joués que dans leur nouveauté , & ont été supprimés aux reprises.

Les Ménechmes , qui parurent le 4 Décembre 1705 , sont tirés de Plaute. C'est une des Pièces que Regnard a le plus travaillées. Moliere , en traitant l'*Amphitrion* du même Auteur , y avoit conservé le costume Grec ; Regnard pla les *Ménechmes* au costume François ; & toutes les fois qu'il a suivi son modele , ou qu'il s'en est écarté , il s'est élevé bien au-dessus. Il dédia cette Comédie à Despréaux , contre lequel il écrivit ensuite : « parce que , (dit Voltaire) » ce dernier ne lui avoit pas rendu assez de justice. »

Le Légataire Universel , représenté le

xij *Sur la Vie & les Ouvrages*

9 Janvier 1708 , est la dernière Piece de Regnard , & la plus plaisante de celles qu'il a composées. On peut la regarder comme un chef - d'œuvre de gaîté , un ouvrage d'une espece très-singulière ; une anecdote connue en avoit fourni le sujet. Le principal Personnage est un Vieillard mourant , dont le testament intéresse tous ceux qui l'entourent , & qui craignent que la mort qui le menace , ne lui laisse pas le tems de le dicter. De ce fonds triste & lugubre , le Poëte a tiré la Piece de la gaîté la plus folle & la plus soutenue , dont le succès a toujours été constant. La critique n'épargna pas cette Comédie , qui y prête en effet par les mœurs , par diverses inattentions échappées à l'Auteur , & par quelques plaisanteries , qui ne sont pas toutes du meilleur goût. Regnard y fut sensible : au lieu de se contenter de lui opposer son succès , il crut pouvoir , comme Moliere , lui im-
poser

poser silence ; & , le 19 Février , il donna la *Critique du Légataire Universel* , qui n'eut que trois représentations , qui n'a jamais été reprise , & qui ne mérite pas de l'être.

Tels sont les écrits qui ont fait la réputation de ce Poëte aimable & voluptueux ; on ne peut mieux en terminer la liste , que par le jugement qu'en a porté Voltaire : “ Qui ne se plaît point „ aux Comédies de Regnard , n'est pas „ digne d'admirer Moliere. „

Jean-François Regnard mourut , comme nous l'avons dit , à Grillon , le 4 Septembre 1709 , & fut enterré le lendemain dans l'église de Saint-Germain de Dourdan. On a dit que le chagrin avoit avancé le terme des jours de cet homme si gai ; d'autres ont prétendu que sa mort avoit été causée par une médecine dont il n'avoit pas besoin , & pour laquelle il avoit préféré de prendre l'ordonnance de son Cocher , au lieu de

xiv *Sur la Vie & les Ouv. &c.*

celle de son Médecin. Ces contes, rapportés dans toutes les vies de notre Auteur, ne sont ni vrais, ni plaisans, & ne méritent pas d'être répétés.

LA
SÉRÉNADÉ,
COMÉDIE.

P E R S O N N A G E S.

M. G R I F O N , Pere de Valere.

V A L E R E , Amant de Léonor.

M A D A M E A R G A N T E , Mere de Léonor.

L É O N O R .

M. M A T H I E U .

S C A P I N , Valet de Valere.

M A R I N E , Servante de Madame Argante.

C H A M P A G N E , Valet de M. Mathieu.

M U S I C I E N S & D A N S E U R S .

La Scene est à Paris.

L A
S É R É N A D E,
C O M É D I E.

SCENE PREMIERE.

M. MATHIEU, MARINE.

M A R I N E.

JE vous dis encore une fois que Madame n'est pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez, si vous voulez lui parler.

M. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un collier à la personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

M A R I N E.

Je voudrois, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de collier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ? Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de votre compétence ? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

M. MATHIEU.

A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie

A ij

jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie ; c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sauroit garantir ; & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette , qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

M A R I N E.

Oui , mais ceux qui font des mariages ne s'embarraissent guere du succès ; & quand ils ont reçu leur pot de vin , & que le poisson est dans la nasse , sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine , puisque vous lui avez vendu un collier ?

M. M A T H I E U.

Je vais le lui livrer & en recevoir de l'argent.

M A R I N E.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quel homme est-ce ?

M. M A T H I E U.

C'est un fort honnête homme , fort riche , fort vieux & fort goutteux.

M A R I N E.

Que la peste te creve !

M. M A T H I E U.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes ; mais , comme vous savez , entre l'utile & l'agréable , il n'y a pas à balancer.

M A R I N E.

Oui , pour des ladres comme vous , qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien , & de faire travailler leur argent à gros & très-gros intérêt ; mais pour une jeune personne ,

comme Léonor, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous & Madame sa mère, qu'elle préfère l'agréable à l'utile; & que moi, de mon côté, je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

M. MATHIEU.

Hélas! ma pauvre enfant, romps, casse, brise le mariage en mille pièces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même, en cas de besoin, pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

MARINE.

Un peu grassement! Eh! mort de ma vie, n'êtes-vous pas déjà assez gras? Allez, vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse. Mais je ne songe pas que mon homme m'attend: il veut donner tantôt une sérénade à sa maîtresse. Musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble; n'y en a-t-il pas quelqu'un de tes amis à qui tu voulusses faire gagner cet argent-là?

MARINE.

Qu'il aille au diable avec sa sérénade. Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

M. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrais bien rester plus long-tems avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

M A R I N E.

Et moi , je m'y ennuie toujours.

M. M A T H I E U.

Adieu.

S C E N E I I.

M A R I N E , *seule.*

JE prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisses casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là feroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere ! il ne fait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de sa maîtresse. Voici son valet à propos.

S C E N E I I I.

S C A P I N , M A R I N E.

S C A P I N.

Bon jour , ma charmante.

M A R I N E.

Bon jour , mon adorable.

S C A P I N.

Comment se porte ta maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien, s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon, son pere, est bien riche ; mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en appercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je fers mon maître sans gages & *incognito*.

MARINE.

Comment, *incognito* ?

SCAPIN.

Oui. Monsieur Grifon ne sait pas que son fils a l'honneur d'être à moi ; il ne me connoît pas même. Je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître, quand il est mal avec son pere.

M A R I N E.

Voilà un beau ménage !

S C A P I N.

Hé ! dis-moi un peu. . . .

M A R I N E.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

S C A P I N.

Comme tu fais , Marine ! Regarde-moi un peu.

S C A P I N.

Hé bien ! que me veux-tu ?

S C A P I N.

Vous plairoit-il seulement , ô beauté léoparde ! me dire le contenu de cette lettre ?

M A R I N E.

Je n'ai pas le tems.

S C A P I N.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil , quand je te prie de ne dire mot !

M A R I N E.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

S C A P I N.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire , Marine ; c'est le moyen de te faire parler.

M A R I N E.

Je parlerai , s'il me plaît.

S C A P I N.

Et tant qu'il te plaira.

M A R I N E.

Et me tairai , si je veux.

S C A P I N.

Dis si tu peux , mon enfant ? Cela est difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaissant visage , pour fermer la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi , ni ton pere , ni ta mere , ni toute ta peste de génération ne me feroient pas rabattre une syllabe.

SCAPIN.

Qu'elle est agréable !

MARINE.

Quand on parle bien , on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va , va , quand je serai morte , je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc savoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi ? Point du tout ; je ne veux rien savoir.

MARINE & SCAPIN ensemble.

MARINE.

SCAPIN.

Oh ! tu sauras pourtant , malgré que tu en & Oh ! tu auras menti ; & il ne sera pas dit que

aies , que ma maîtresse se
marie aujourd'hui avec
un homme qu'elle n'a ja-
mais vu ; que sa mère a
terminé l'affaire ; qu'elle
prie Valere... Que la peste
te creve ! Adieu.

tu ne feras entendre mal-
gré moi. Je ne veux rien
savoir ; laisse-moi en re-
pos ; garde tes nou-
velles pour un autre. Le
diable puisse t'étrangler !
Adieu.

S C E N E I V.

S C A P I N, *seul.*

PAR ma foi , c'est une charmante chose qu'une femme ! Quelle docilité d'esprit ! quelle complaisance ! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici , & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître , car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux , dit impatient ; & qui dit impatient , suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul , que le bon jour. Mais le voilà.

S C E N E V.

V A L E R E , S C A P I N.

V A L E R E.

HÉ bien ! Scapin , apprends-moi des nouvelles de Léonor. L'as-tu vue ? Que t'a dit Marine ?

S C A P I N.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sauroit tirer une parole.

V A L E R E.

Marine ne t'a rien dit , elle qui parle tant ?

S C A P I N.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien : mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours , c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; & le pis que j'y trouve , c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

V A L E R E.

Quoi ! que dis-tu ? Parle , explique-toi. Renoncer à Léonor ?

S C A P I N.

Oui , Monsieur.

V A L E R E.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

S C A P I N.

Non , Monsieur.

VALERE.

Quoi ! tu n'as pu pénétrer ?...

SCAPIN.

Oh ! Monsieur , Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALERE.

Eh ! donne donc , maraud , donne donc.

(Il lit.)

» Si vous m'aimez autant que je vous aime , nous
» sommes les plus malheureuses personnes du
» monde. Ma mere prétend me marier à un homme
» que je ne connois point. Détournez le malheur
» qui nous menace ; & soyez certain que je choi-
» sirai plutôt la mort , que d'être jamais à d'autre
» qu'à vous. »

Scapin ?

SCAPIN.

Monsieur ?

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis , Monsieur , que ce n'est pas-là une lettre de change.

SCAPIN.

Et je me laisserai enlever Léonor ? Non , non, Scapin , à quelque prix que ce soit , il faut empêcher. . .

SCAPIN.

SCAPIN.

Monsieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire , sans vanité , qu'il n'y a guere de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés ; mais j'aime trop la propagation de l'espece , pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaisant !
Il faut . . .

SCENE VI.

M. GRIFON, M. MATHIEU, VALERE, SCAPIN.

SCAPIN, *bas*.

PAIX ! voici votre pere. Le vilain usurier qui nous vendit si cher l'argent l'année passée , est avec lui.

VALERE, *bas*.

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

SCAPIN, *bas*.

Il seroit mal adressé. Écoutons.

(*Valere & Scapin se retirent au fond du Théâtre.*)

M. GRIFON, à M. Mathieu.

Je vous donnai , il y a huit jours , un sac de mille francs à faire valoir , dont j'ai votre billet , Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela est vrai , Monsieur Grifon.

SCAPIN , *bas à Valere.*

Le bon-homme négocie avec les usuriers aussi-bien que nous ; mais ce n'est pas de la même manière.

M. GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cents livres ; ce sont encore deux cents louis qu'il faut vous donner pour le collier , Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Oui ! Monsieur Grifon.

SCAPIN , *bas à Valere.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE , *bas.*

Paix ! tais-toi.

M. GRIFON.

Passer tantôt chez moi , ou envoyez-y quelqu'un de votre part , avec un billet de votre main , cela suffira : c'est de l'argent comptant , M. Mathieu.

M. MATHIEU.

Je n'en suis point en peine , & je vous laisse le collier , Monsieur Grifon.

SCAPIN , *à part.*

Un collier de trois mille huit cents livres ! Le friand morceau !

(*M. Mathieu sort.*)

S C E N E V I I.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

AH ! vous voilà , mon fils. Que faites-vous-là ?
Y a-t-il long-tems que vous y êtes ?

V A L E R E.

Je ne fais que d'arriver.

M. GRIFON, *montrant Scapin.*

Qui est cet homme-là ?

V A L E R E.

C'est , mon pere. . .

M. GRIFON.

Quoi ? C'est. . .

V A L E R E.

Un Musicien de l'Opéra.

M. GRIFON.

Mauvaise connoissance , qu'un Musicien de
l'Opéra ! Ils menent les gens au cabaret , & il
faut toujours payer pour eux.

S C A P I N, *bas à Valere.*

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire
Musicien ? J'aimerois mieux être toute autre
chose.

V A L E R E, *bas à Scapin.*

Tais-toi.

M. GRIFON.

Oh ! ça , mon fils , j'ai une nouvelle à vous ap-

prendre ; la présence du Musicien ne gâtera rien , peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN, *bas à Valere.*

Votre imagination m'a fait Musicien par hasard ; vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier , vous , mon pere ?

M. GRIFON.

Moi-même , en propre personne.

SCAPIN, *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

M. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer , Monsieur , de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une premiere femme , vous hasardez d'en prendre une seconde ; le péril ne vous rebute point : cela est fier , cela est grand , cela est héroïque ; & , pour ma part , je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit , mon pere , n'est que par l'intérêt que je prends à votre santé.

M. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine , ce sont mes affaires.

SCAPIN, à Valere.

Oui, Monsieur, que Monsieur votre pere vous donne seulement une belle-mere bien faite, belle, jeune, & laissez-le faire; vous serez ravi qu'il se soit remarié, sur ma parole.

M. GRIFON.

Oh! je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Monsieur de l'Opéra, ce seroit que vous m'aidassiez à donner une petite sérénade à ma maîtresse.

SCAPIN.

Une sérénade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Françoisse, je suis un homme à deux mains.

M. GRIFON.

Tout de bon?

SCAPIN.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les sérénades; il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Oui, mon pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter; mais en cas de Chanteurs, Symphonistes, Violistes, Théorbistes, Clavecinistes, Opéra, Opérateurs, Opératrices, Madelonistes, Catinistes, Margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON.

Je voudrois une sérénade à bon marché.

B ij

S C A P I N.

Je ménagerai votre bourse , ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six violons , vingt haut-bois , douze basses , six trompettes , vingt-quatre tambours , cinq orgues , & un flageolet.

M. G R I F O N.

Et si donc ! voilà pour donner une sérénade à tout un royaume.

S C A P I N.

Pour les voix , nous prendrons seulement douze basses , huit concordans , si basse-railles , autant de quintes , quatre haute-contres , huit faussets , & douze dessus , moitié entiers & moitié hongres.

M. G R I F O N.

Vous nommez-là de quoi faire un régiment de musique.

S C A P I N.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette musique-là une espece de petit charivari , qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons , Monsieur votre fils & moi , donner maintenant les ordres pour...

M. G R I F O N.

Attendez. On doit m'amener ma maîtresse ; je suis bien aise que vous la voyiez , & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

S C A P I N.

Prenez-là belle & jeune , au moins , sur-tout

d'humeur complaisante ; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE, *bas, à part.*

Allons-nous-en ; je me meurs d'inquiétude.

SCENE VIII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN,
-MADAME ARGANTE, LÉONOR,
MARINE.

M. GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'amener ? Voilà la mere & la fille de chambre.

VALERE, *bas à Scapin.*

Que vois-je , Scapin ? C'est Léonor.

SCAPIN, *à part.*

Autre incident.

Madame ARGANTE.

Allons , ma fille , approchez , & saluez le mari que je vous ai destiné. (*Elle entend parler de M. Grifon.*)

LÉONOR, *croyant que c'est Valere.*

Quoi ! Madame , voilà la personne ! . . .

Madame ARGANTE.

Qu'avez-vous donc , Mademoiselle ? Est-ce que Monsieur ne vous plaît pas ?

LÉONOR.

Je ne dis pas cela , Madame , & je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

VALERE, *bas à Scapin.*

Scapin , elle obéit à sa mere , je suis perdu.

MARINE, *à part.*

Il y a de l'erreur de calcul.

Madame ARGANTE.

Je suis ravie , ma fille , de vous voir des sentimens raisonnables , & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

LÉONOR.

Vous désobéir ! moi ? J'aimerois mieux mourir , que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON, *à Scapin.*

Voilà une fille bien née , n'est-il pas vrai ?

SCAPIN, *à part.*

Il y a ici du *quid pro quo* , sur ma parole.

LÉONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher , Madame , c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion , & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer , sans honte , que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble :

M. GRIFON, *à part.*

Comme elle m'aime déjà ! Cela n'est pas croyable.

LÉONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais , quand vous êtes si peu sensible , Valere , aux bontés que ma mere a pour nous ?

Madame ARGANTE.

Comment donc Valere ? A qui en avez-vous ?

M. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN, à part.

Nous approchons du dénouement.

MADAME ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valere ?

LÉONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

MADAME ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage ? C'est à Monsieur Grifon , que voilà , que je vous marie.

M. GRIFON, à Léonor.

Oui , mignonne , c'est moi qui aurai l'honneur de...

LÉONOR.

Vous , Monsieur ?

MADAME ARGANTE.

Je voudrois bien , pour voir , que vous ne le trouvassiez pas bon !

M. GRIFON.

Monsieur mon fils , par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle , mon pere.

M. GRIFON.

Comment une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oui , Monsieur. Mademoiselle est fille , Monsieur est garçon ; elle est aimable , il est joli homme ; ils ont fait connoissance , ils s'aiment , ils sont dans le goût de s'épouser : y-a-t-il rien là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans ; c'est la raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le pere, Madame est la mere ; la raison est de leur côté , la nature est une sottise , & vous aussi , m'amie.

Madame ARGANTE.

Il a raison.

LÉONOR.

Quoi ! à l'âge que j'ai , ma mere , vous voudriez me faire épouser un homme comme Monsieur ? Vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoi ! à l'âge que vous avez , mon pere , vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiselle ? Je crois que vous rêvez.

LÉONOR.

En vérité , ma mere , vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée du bon sens.

VALERE.

Sérieusement parlant , mon pere , vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

Madame ARGANTE.

Ouais ! Et où sommes-nous donc ? Allons , petite ridicule , qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas , Madame , s'il vous plaît.

M. GRIFON.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Avec votre permission , mon pere , cela ne sera pas , je vous assure.

M. GRIFON.

Cela ne sera pas ? Que dites-vous à cela , Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal morigéné , Monsieur.

M. GRIFON.

Pendard !

VALERE

Que diroit-on dans le monde , si en ma presence je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là ?

M. GRIFON.

Quoi donc , extravagante ? Comment donc ? A ton pere , malheureux !

MARINE.

A votre pere !

SCAPIN.

A votre propre pere !

VALERE.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore , je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

M. GRIFON.

Mais quelle Comédie jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils , Madame.

Madame ARGANTE.

Cela n'est rien. J'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille , Monsieur.

M A R I N E.

Voilà des enfans bien obstinés. Mais aussi pour-
quoi vous exposer à vous marier , sans savoir si
Monsieur votre fils le voudra bien ?

M. G R I F O N.

S'il le voudra bien ?

S C A P I N.

Monsieur , avec trois ou quatre cents pistoles , ne
pourrions-nous point le mettre à la raison ?

M. G R I F O N.

Je l'y mettrai bien sans cela.

Madame A R G A N T E.

Et moi , je vous réponds de cette petite imper-
tinente-là ; elle vous épousera , ou je la mettrai
dans un lieu d'où elle ne sortira de long-tems.

L É O N O R.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie , que d'é-
pouser un homme que je n'aime point.

S C E N E I X.

Madame A R G A N T E , M. G R I F O N , VALÈRE ,
SCAPIN.

M. G R I F O N.

ELLES'en va , Madame.

Madame A R G A N T E.

Ne vous mettez pas en peine , je saurai la réduire ;
elle sera votre femme aujourd'hui , ou vous mour-
rez de mort subite.

SCENE X.

S C E N E X.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

DÉ mort subite ! Voilà à quoi vous m'exposez , Monsieur le coquin ! Laisse-moi faire , je veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer ; je lui donnerai des présens , des bijoux , des maisons , des contrats , des cadeaux , des festins , des sérénades , des sérénades , Monsieur le Musicien ; & je lui ferai des enfans , pour te faire enrager.

SCAPIN, *à part.*

Oh ! pour celui-là , on vous en défie.

S C E N E X I.

VALERE , SCAPIN.

VALERE.

NON , Scapin , il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.

Doucement , Monsieur , nous abaisserons les fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le soin d'une sérénade ; il vient de négocier un

certain collier ; laissez-moi faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin , cherche , imagine , invente des moyens pour en trouver ; engage tout , vends tout , donne tout.

SCAPIN.

Hé , que diable engager , que vendre ? Pour tout meuble & immeuble , vous n'avez que votre habit & le mien ; encore le Tailleur n'est-il pas payé.

VALERE.

Quoi ! tu ne peux trouver. . .

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous , les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés. . .

VALERE.

Mais quoi ! . . .

SCAPIN.

Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma sérénade en tête ; si je pouvois avoir seulement de quoi payer les Musiciens dont je me veux servir.

VALERE.

A quoi bon ?

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir , vous dis-je ; laissez-moi en repos , & allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre perc.

VALERE , *à part.*

Il faut vouloir tout ce qu'il veut , j'ai besoin de lui.

S C E N E X I I.S C A P I N , *seul.*

C'E n'est pas une petite affaire , pour un valet d'honneur , d'avoir à soutenir les intérêts d'un maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là , je ne fais pourquoi ; ils ne paient point de gages , ils querellent , ils rossent quelquefois ; on a plus d'esprit qu'eux ; on les fait vivre ; il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies , dont ils ne sont tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les valets , & ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends , à l'avenir , travailler pour mon compte ; ceci fini , je veux devenir maître à mon tour.

S C E N E X I I I.

C H A M P A G N E , S C A P I N.

S C A P I N.

MAIS que vois-je ?

C H A M P A G N E.

Hé ! c'est toi , mon pauvre Scapin !

S C A P I N.

Le beau Champagne en ce pays-ci ?

C ij

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu , mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espèce de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la ville, elle me prescrivoit un tems pour voyager : mes voyages sont finis , je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison , & , soit dit entre nous , le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela , mon ami. La Justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce : elle prend toujours les choses du mauvais côté. J'ai renoncé aux vanités du monde , & je me suis jeté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi , dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui , mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré , je prête sur gages.

SCAPIN.

La retraite est méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi ! il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose ; il n'y a rien de tel , quand on a de l'argent , que d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable !

CHAMPAGNE.

Je me suis associé avec un fort honnête homme , qui est , je pense , lui , associé avec un autre fort honnête homme , chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN , à part.

Deux mille huit cents livres ! Serions-nous assez heureux !... Cela seroit admirable. (*Haut.*) Tu es associé avec Monsieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu : mais je suis un peu subalterne , à la vérité. Nous demeurons ensemble , il me loge fort haut , me meuble modestement , m'habille chaudement pour l'été , fraîchement pour l'hiver , me nourrit sobrement , ne me donne point de gages ; mais ce que je prends , c'est pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition ! Et , dis-moi , es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin , mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cents livres ?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cents livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit ?

C iij

SCAPIN.

Pour le surplus d'un collier que Monsieur Mathieu lui a vendu ?

CHAMPAGNE.

Je l'ai oui dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu , pour marque que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé ! d'où diantre fais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon , moi.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tu te mêles aussi ?...

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter , nous autres. Le connois-tu , Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN , *à part.*

Tant mieux. (*Haut.*) Monsieur Grifon n'est pas au logis , & , en attendant qu'il vienne , nous pouvons aller renouveler connoissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur : je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu ! j'entrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire , mais ce ne sera que pour un moment Vaut-en m'attendre , ici près , aux barreaux verts , & faire tirer bouteille.

SCENE XIV.

SCAPIN, *seul.*

VOILA un fripon que je friponnerai , sur ma parole , si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XV.

M. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE, à M. Grifon.

JE vous dis , Monsieur , que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur , je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre sérénade sera en état.

M. GRIFON.

Bon ! Voilà ma maison , & voilà celle de ma maîtresse.

SCAPIN , à part.

Tant mieux ; cela est fort commode pour mon dessein.

S C E N E X V I.

M. GRIFON, MARINE.

M. GRIFON.

TU dis donc , Marine , que tu viens de la part de Léonor ?

MARINE.

Oui , Monsieur , pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

M. GRIFON.

Elle revient à elle , j'en suis bien aise.

MARINE.

Elle est au désespoir den'avoir pu se contraindre devant Madame sa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M. GRIFON.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

MARINE.

Elle fait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargée de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage , & de lui donner du tems pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, m'amie, & je ne puis...

MARINE.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous espère trop pour vous rien dire, de mon chef, qui vous déplaît. Ce sont les sentimens de ma maîtresse que je vous explique le plus clairement & plus succinctement qu'il m'est possible.

M. GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentimens, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change; & quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air & votre visage contre vous: dans le fond, je gagerois que vous avez les meilleures manières du monde.

M. GRIFON, à part.

Voilà une insolente qui, à mon nez, me vient chanter pouille!

MARINE.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée: elle en reviendra peut être, & vous aimera à la folie; que fait-on? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

M. GRIFON, à part.

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher, elle peut me rendre service. (Haut.) Tu me parois d'agréable humeur?

MARINE.

Je suis assez franche , comme vous voyez.

M. GRIFON.

C'est ce qu'il me semble. Je veux être de tes amis , & , si le mariage se fait , ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu , en confidence , quelle sorte de caractère est-ce que Léonor , & que faut-il qu'il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir , Monsieur ; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

M. GRIFON.

Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

MARINE.

Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

M. GRIFON.

Quel est-il ?

MARINE.

C'est , Monsieur , que , quand elle s'est mis quelque chose en tête , & qu'on s'avise de la contredire , elle crie , elle peste , elle jure , elle bat , elle mord , elle égratigne , elle estropie même en cas de besoin ; mais dans le fond , c'est une bonne enfant.

M. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraiment ! & avec cela n'a-t-elle point quelque passion dominante ?

MARINE.

Non , Monsieur , rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manières ; elle vend ,

pour jouer, tout ce qu'elle a; elle met ses nippes en gage pour aller à l'Opéra & à la Comédie, & court le bal sept fois la semaine seulement; elle fesse son vin de Champagne à merveille, & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

M. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer?

MARINE.

Oui, Monsieur, sur la fin d'un repas; & je vais lui faire entendre que, pour un mari, vous varez cent fois mieux qu'un autre.

M. GRIFON.

Cela est vrai, au moins.

MARINE.

Assurément. Dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable; on ne peut pas lui demander autre chose.

M. GRIFON.

Ah! mon enfant, tu peux l'assurer de ma part, que, si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions: & comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

SCENE XVII.

M. GRIFON, *seul.*

CETTE fille-là a quelque chose de bon dans ses manieres.

SCENE XVIII.

M. GRIFON, SCAPIN *déguisé, ayant un emplâtre sur l'œil.*

M. GRIFON.

AH ! ah ! voilà une plaisante figure d'homme
SCAPIN.

Ne pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon.

M. GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cents livres restant à payer pour un collier que ledit sieur Grifon a acheté dudit sieur Mathieu.

M

M. GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le billet ?

SCAPIN.

Le voilà, Monsieur ; je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

M. GRIFON.

Oui, voilà l'écriture de Monsieur Mathieu ; mais je ne vous connois point pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne mérite pas, Monsieur ; je suis seulement son compere, Isaac-Jérôme-Boisme Rouffelet, maître marchand Fripier ordinaire privilégié suivant la Cour : si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

M. GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là : mon frere est apprenti partisan chez le commis du secrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires, & mon oncle est le Sous-portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vrai, Monsieur. J'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parrain des galeres, & je sauvai l'année passée une amende honorable à Monsieur

Mathieu ; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

M. GRIFON, *à part.*

Voilà un garçon bien ingénu ; c'est dommage qu'il lui manque un œil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute ; avec deux mille huit cents livres, vous serez débarrassé de mes importunités, & je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

M. GRIFON, *à part.*

Quel original ! (*Haut.*) Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre.

S C E N E X I X.

SCAPIN, *seul.*

PA R ma foi ! voilà qui ne va pas mal.

S C E N E X X.

SCAPIN, VALERE, LÉONOR, MARINE.

SCAPIN.

MAIS voici mon maître avec sa maîtresse : il ne me reconnoîtra pas.

LÉONOR.

Comptez, Valere, que rien ne peut me faire changer.

VALERE.

Ah ! charmante Léonor , que vous devez me paroître adorable avec de pareils sentimens !

SCAPIN.

Monfieur, je vous donne le bonjour. Y a-t-il long-tems que vous êtes en cette ville ? Vos affaires vont-elles bien ? comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là ? Qui êtes-vous , mon ami ?

SCAPIN.

Je fuis un honnête garçon, qui connois vos besoins, & qui viens vous offrir deux cents pistoles que me va donner Monfieur votre pere.

(Il ôte son emplâtre.)

VALERE.

C'est toi , Scapin ? Qui t'auroit reconnu ?

SCAPIN.

Vous voyez , Monfieur , ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foi ! voila un méchant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cents pistoles de mon pere ?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ai encore un collier à escamoter ; mais j'aurois besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

VALERE.

Tout-à-l'heure ? & où veux-tu que je les cherche à présent ?

MARINE.

Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi ? mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE.

Pourquoi non ? c'est dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne n'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon , bon ! il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon dessein. Mais j'entends Monsieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour ; je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

VALERE.

Cependant, si tu me disois de quelle maniere.....

SCAPIN.

Hé ! allez-vous-en.

VALERE.

Je pourrois peut-être.....

SCAPIN.

Oh ! retirez-vous.

(*Scapin voyant arriver M. Grifon , remet son emplâtre sur l'autre œil.*)

SCENE XXI.

M. GRIFON, SCAPIN.

M. GRIFON.

IL y a deux cents louis neufs dans cette bourse; voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN, *prenant la bourse.*

Vous êtes trop exact, & vous savez trop bien compter.

M. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur, pour plus grande sûreté...

SCAPIN.

Je ne regarderai point après vous, Monsieur; le compere Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON.

Vous êtes le maître. Serviteur.

SCAPIN, *à part.*

Voilà de quoi payer la sérénade,

S C E N E X X I I.

M. G R I F O N , *seul.*

IL me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois , me voilà quitte. Je ne fais ce que cela signifie ; mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi , qui n'ai jamais rien aimé , je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour ! la nuit devient obscure , & le Musicien devoit être ici.

S C E N E X X I I I.

M. G R I F O N , C H A M P A G N E , *ivre.*C H A M P A G N E *chante.*

LE R A , lera , lera.

M. G R I F O N ,

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui ?

C H A M P A G N E .

Par la sembleu ! je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. G R I F O N .

Qui va-là ? Est-ce vous , Monsieur le Musicien ?

CHAMPAGNE.

Oui, à-peu-près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon bon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

M. GRIFON.

Quel maraud est ceci?

CHAMPAGNE.

Maraud ! voilà quelqu'un qui me connoît. Je suis plus pesant que de coutume, & je ne fais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON, à part.

Ne seroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils qui viendrait ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà ! l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par parenthèse ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé ! palfambleu, si je le savois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

C H A M P A G N E .

Je ne fais , je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah !.... Monsieur Grifon, le connoissez-vous ?

M. G R I F O N .

Je ne me trompois pas , c'est un fripon.

C H A M P A G N E .

Justement, un fripon, un vilain, un fesse-Mathieu.

M. G R I F O N .

A qui penfes-tu parler ? c'est moi qui suis Monsieur Grifon.

C H A M P A G N E .

Le diable emporte si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, monsieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre.....

M. G R I F O N .

Ce pepend-là me fera perdre patience.

C H A M P A G N E .

Patience, oui, c'est bien dir, allons doucement. Ce monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que, par la concomitance d'un collier.... enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

M. G R I F O N .

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

C H A M P A G N E .

Comme Monsieur Mathieu est un vilain , je ne gagne pas grand'chose ; mais je suis sobre.

M. G R I F O N .

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon, je suis Monsieur Champagne : donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte.

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent ; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cents deux mille & quelques livres : j'ai le billet de M. Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON, *à part*.

Voilà justement l'enclouure. (*Haut.*) Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami : si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable ; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe ! Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous vou-

lez que je retrouve un billet : il n'y a pas de raison à cela.

M. G R I F O N.

Tu en as beaucoup , toi.

C H A M P A G N E.

Ecoutez , ne nous brouillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu ; je le retrouverai quand je serai de sang-froid , cela est infaillible. Jusqu'au revoir.

M. G R I F O N.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

S C E N E X X I V.

M. G R I F O N , *seul.*

MONSIEUR mon fils choisit mal ses gens. Il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s' imagine. Quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieue.

S C E N E X X V.

SCAPIN, M. GRIFON.

S C A P I N.

ALLONS, Monsieur, de la joie. Vive l'amour
& la musique. Je vous amène ici tout un Opéra.

M. G R I F O N.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

S C A P I N.

Pour nous éclairer, Monsieur ; ma musique est
une musique de conséquence, il faut voir clair
à ce qu'on fait. Allons, Messieurs, de la sym-
phonie.

S É R É N A D E.

M. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SYMPHO-
NISTES, DANSEURS & MUSICIENS.UN V É N I T I E N *chante.*

« H O R che più belle
» Splendon le stelle,
» Il sonno sbandite, amanti,
» Con suoni, con canti,

La Sérénade ,

» La cruda svegliate :

» Fate , fate

» Che veda suoi rigori ,

» E miei dolori.

U N E V É N I T I E N N E .

» Forse ch' il lungo piangere ,

» Potrà frangere

» Sua crudeltà ,

» Ed un di merce

» La tua fè ritrovera.

U N V É N I T I E N .

» Amanti

» Costanti ,

» Sofrite le penne ,

» Portate catene ,

» Sperate merce ;

» Fra dogli e martiri ,

» Fra piantri e sospiri ,

» Si prova la fe.

» Amanti

» Costanti ,

» Sperate merce.

U N E V É N I T I E N N E .

» Spero , spero ch' un di l'amor

» Darà pace al dolor :

» Il mio fedel ardor

» L'o ben far

» Triomphar

» Questo misero cuor. »

S C A P I N .

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas ? Il faut
vous servir à la Française.

(Il

(*Il va chercher six femmes , déguisées avec des manteaux rouges , qui viennent en dansant , & font un spectacle. Léonor & Marine sont du nombre.*)

SCAPIN.

Amis , tenez-vous tous prêts ;

La bête est dans nos filets.

Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans ,

Il faut qu'il mette la nappe ,

Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe ,

Et qu'on boive à ses dépens.

Vive la jeunesse ,

Vive le printems ,

C'est le tems

De la tendresse.

Fuyez d'ici , sombre vicillesse ,
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou

Se mit dans la cervelle ,

D'épouser une hirondelle

Jeune & belle ,

Dont l'amour l'avoit rendu fou :

Il pria les oiseaux de chanter à sa fête :

Tout s'enfuit en voyant une si laide bête ;

Il n'y resta que le coucou.

M. GRIFON.

Monsieur le Musicien , voilà de vilaines paroles !

S C A P I N.

Pardonnez-moi , Monsieur , - ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais , allons au fait.

(*Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent , & en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de Monsieur Grifon & de Scapin.*)

M. G R I F O N.

Miséricorde ! des pistolets , Monsieur le Musicien !

S C A P I N.

Paix , paix ! ne faisons point de bruit ; nous ne sommes pas les plus forts.

M. G R I F O N.

Ils prennent mon chapeau , Monsieur le Musicien.

S C A P I N.

Et paix , paix ! ils prennent le mien , & je ne dis mot.

M. G R I F O N.

Ils me déshabillent , Monsieur le Musicien.

S C A P I N.

Hé ! comme vous criez : faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps ?

M. G R I F O N.

Ils fouillent dans mes poches , Monsieur le Musicien , & prennent ma bourse.

S C A P I N.

Ils fouillent aussi dans les miennes , mais il n'y a rien , ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un collier de deux cents pistoles,
Monsieur le Musicien.

LÉONOR & MARINE *se retirent.*

SCAPIN.

Bon, bon ! ils ne tueront personne.

M. GRIFON.

Ah ! la maudite sérénade !

SCENE XXVI & dernière.

VALERE , SCAPIN , M. GRIFON , LÉONOR ,
MARINE , DANSEURS.

VALERE.

AH ! mon pete ! comme vous voilà ! & d'où
venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une sérénade.

M. GRIFON.

Ah ! Valere , je suis mort : on vient de me voler
un collier de quatre cents pistoles.

VALERE.

Ne vous alarmez point, mon pere ; je vous amène
vos voleurs.

LÉONOR & MARINE *jettent leur manteau.*

M. GRIFON.

Miséricorde ! Léonor , Marine !

MARINE.

Oui , Monsieur ; c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! coquine tu iras aux galeres.

VALERE , à M. Grifon.

Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor , je vous montrerai votre collier.

M. GRIFON.

Mon collier ? Ah ! je te promets que si je le retrouve , je consens à tout.

VALERE , tirant le collier de sa poche.

Je n'irai pas loin.

M. GRIFON , voulant prendre le collier.

Ah ! mon cher collier !

VALERE.

Ah ! tout beau , s'il vous plaît , mon pere : je vous ai dit que je vous le ferois voir , mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie , elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé. (à Léonor.) Je vous prie , Mademoiselle , de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien , Monsieur , que je vous fasse aussi mes petites excuses , & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cents louis , c'éroit moi ; que je ne suis qu'une façon de Musicien.

M. GRIFON.

Double pendard ! Ah ! je suis assassiné ! Quelle

maudite journée ! Non , je ne veux jamais entendre parler , ni de fils , ni de maîtresse , ni d'amour , ni de mariage , & je vous donne à tous les diables. (*Il sort.*)

MARTINE.

Tant mieux : voilà peut-être la première chose qu'il ait donnée de sa vie.

SCAPIN chante , & le Chœur répète.

J'offre ici mon savoir faire

A tous ceux qui n'ont point d'argent ;

Je crois que le nombre en est grand ,

Et je n'aurai pas peu d'affaire.

Malgré toute ma ressource ,

Gardez-vous d'un sexe enchanteur :

Non content de prendre le cœur ,

Il en veut encore à la bourse.

Fin du premier & dernier Acte.



L E B A L , *

C O M É D I E.

* Cette Comédie a été représentée & imprimée sous le titre du *Bourgeois de Falaise* ; mais en 1700 , M. Regnard , dans le Recueil de ses Œuvres , jugea à propos de l'intituler *le Bal*.

P E R S O N N A G E S.

G É R O N T E , Pere de Léonor.

L É O N O R.

V A L E R E , Amant de Léonor.

M. D E S O T E N C O U R , Bourgeois de Falaise.

L I S E T T E , Servante de Léonor.

M E R L I N , Valet de Valere.

F I J A C , Gascon, sous le nom du Baron d'Aubignac.

M A T H I E U C R O C H E T , Cousin de M. de Sotencour.

M. G R A S S E T , Rôtisseur.

M. D E L A M O N T A G N E , Marchand de vin.

G I L L E T T E.

Troupe de Masques.

La Scene est à Charonne.

LE BAL,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, *seul.*

Me voici dans Charonne , & voilà le logis
Où l'amour nous conduit : gardons d'être surpris.
Il fait , ma foi, bien chaud ; j'ai bien eu de la peine :
Je suis venu sans boire. Ouf ! Je suis hors d'haleine.
Je risque dans ce lieu bien plus qu'au cabaret.
Monsieur Géronte a l'air d'un petit indiscret ;
S'il me voit , ce vicillard m'éconduira peut-être
Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon maître
Est un autre brutal qui n'entend point raison ,
Et veut être introduit ce soir dans la maison.
Entre ces deux écueils , je le donne au plus sage
A pouvoir se sauver ici de quelque orage.
Qu'on est fou ! Pour un autre aller risquer son dos !
Ah ! qu'un grand Philosophe a dit bien à propos ,
Qu'un bon valet étoit une piece bien rare !
On dit que pour la noce ici tout se prépare.
Je veux , en tapinois , faire la guerre à l'œil.
Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil.
Lisette dans ces lieux m'a promis de se rendre ,
Pour savoir quel parti mon maître pourra prendre.
Mais j'entrevois quelqu'un.

S C E N E I I.

MERLIN, M. GRASSET *tenant un plat de rôt*, M. LA MONTAGNE *tenant un panier de bouteilles*.

M. GRASSET, à Merlin.

M O N S I E U R, voilà le rôt.

M. LA MONTAGNE, à Merlin.
Monsieur, voilà le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.

(à part.)

Ils me prennent sans doute ici pour l'Économe ;
Profitons de l'erreur, faisons le Majordome.

M. GRASSET.

Voilà douze poulets à la pâte nourris ;
Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis ;
Poules de Caux , pluviers, une demi-douzaine
De râles de genêt , six lapins de garenne ;
Deux jeunes marcaffins, avec quatre faisans :
Le tout est couronné de soixante ortolans ;
Et des perdrix, morbleu ! d'un fumet admirable.
Sentez plutôt. Quel baume !

MERLIN.

Oui , je me donne au diable ,
Ce gibier est charmant , & je le garantis
Bourgeois , & né natif en plaine Saint-Denis.

M. GRASSET.

Monsieur !

MERLIN.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous souvienn
Qu'un jour, étant chez vous, par malheur la garenne
S'ouvrit, & qu'aussi-tôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grand'peine, avec cet air si brave,
A faire rembûcher au fond de votre cave,
Et dans votre grenier, tous les lapins fuyards,
Qu'on voyoit dans la rue abondamment épars.

M. GRASSET.

Je ne mérite pas, Monsieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix qu'il met dans
sa poche.*

Donnez-moi deux perdrix : allez coucher en broche ;
Et souvenez-vous bien, vous & vos galopins,
De mieux, à l'avenir, enfermer vos lapins.

(à M. la Montagne.)

Entrez. Pour vous, Monsieur, qui portez la vendange,
Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.
C'est-là tout mon vin ?

M. LA MONTAGNE.

Tout, on n'est pas un fripon.

Il faut être, en ce monde, ou marchand, ou larron.

MERLIN, *tirant une bouteille.*

On est bien tous les deux. Voyons. Sans vous déplaire,
Cette bouteille-ci me paroît bien légère.

Vous êtes un fripon, un scélérat.

M. LA MONTAGNE.

Monsieur,

Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un arabe, un voleur.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontés !

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédiens dont votre art nous désole,
Je vous y tiens : voilà , Monsieur le gargotier ,
Des bouteilles qui sont faites d'un triple osier.
Ah ! Monsieur le pendard !

*(Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre
osiers , en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort
petit.)*

M. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.
Le marchand.....

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute ?
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas :
Juste Ciel ! seulement fais qu'avant mon trépas ,
Je puisse de mes yeux voir trois de ces corsaires ,
Ornant superbement trois bois patibulaires ,
Pour prix de leurs larcins , en public élevés ,
Danfer la sarabande à deux pieds des pavés.
Voilà les vœux ardens que fait pour votre avance
Le plus sincère ami que vous ayiez en France.
Adieu... Laissez-m'en deux, comme un échantillon ,
Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.
(Il les met dans sa poche , & en prend une troisieme.)

M. LA MONTAGNE.

Vous avez pris mon vin !

M.

M. GRASSET.

Qui me paiera ma viande ?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande ,
Et dit en quelqu'endroit , que , pour se bien porter ,
Il se faut quelquefois dérober un souper.

S C E N E I I I.MERLIN, *seul.*

SI toute cette troupe & celui qui l'envoie
Étoit au fond de l'eau , que j'en aurois de joie !
Voilà la noce en branle.

(*Il boit.*)

S C E N E I V.

L I S E T T E , M E R L I N .

L I S E T T E .

AH ! Merlin , te voilà
La bouteille à la main ! Que diantre fais-tu là ?

MERLIN *boit.*

En t'attendant , tu vois que je me défennuie.

L I S E T T E .

Tout est perdu , Merlin ; Léonor se marie.
Monsieur de Sotencour , pour nous faire enrager ,

De Falaise à Paris vient par le messager :
 Il arrive en ce jour , & , pour lui faire fête ,
 Hors ma maîtresse & moi , tout le monde s'apprête.

MERLIN *boit.*

Que j'en ai de chagrin !

L I S E T T E.

Pour faire un plein régal ,
 Ce soir , avant la noce , on donne ici le bal.

M E R I N , *vidant sa bouteille.*

On donne ici le bal ! L'affaire est donc finie ?

L I S E T T E.

Autant vaut, mon enfant.

M E R L I N.

Morbleu ! j'entre en furie ,
 En songeant qu'un morceau si tendre & si triand
 Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Nor-
 mand ,

Et de Falaise encor. Dis moi : Monsieur Géronte ,
 Pere de Leonor , ne meurt il pas de honte ?

L I S E T T E.

Ce Normand a , dit-il , plus de cent mille écus ,
 Et , pour faire un mari , c'est autant de vertus.

M E R L I N.

Et que dit ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Elle se désespere ,
 S'arrache les cheveux.

M E R L I N.

Autant en fait Valere.

A table , aux Entonnoirs , dans un grand embarras ,
 Le pauvre diable attend sa vie ou son trépas.

L I S E T T E.

Il peut donc maintenant , puisque l'affaire est faite ,
Mourir quand il voudra.

M E R L I N.

Quoi ! ma pauvre Lisette ,
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

L I S E T T E.

N'as-tu point de remède à ce mal si pressant ?
Quelqu'élixir heureux , quelqu'once d'émétique ?

M E R L I N.

Mais toi , ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?
J'ai fait le diable à quatre.

L I S E T T E.

Et j'ai fait le dragon ;
Moi. J'attends même encore un mien parent Gascon ,
A qui j'ai fait le bec , & qui , ce soir , s'engage
A venir traverser ce maudit mariage.

M E R L I N.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi ?

L I S E T T E.

C'est un fourbe , un fripon , à-peu-près comme toi.

M E R L I N.

Comme moi , des fripons* Fijac seul me ressemble.

L I S E T T E.

C'est lui.

M E R L I N.

Je le verrai , nous agirons ensemble.
Si Valere pouvoit seulement se montrer...

L I S E T T E.

Bon ! cela ne se peut. Comment pouvoir entrer ?
Tout le monde , au logis , vous connoît l'un &
l'autre.

M E R L I N .

Ne fais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?
On m'a dit que ce soir on doit danser , chanter.

L I S E T T E .

On me l'a dit ainsi.

M E R L I N .

J'en saurai profiter.

Aide-nous seulement.

L I S E T T E .

Je suis prête à tout faire.

M E R L I N .

Et , moi , je te promets que si , dans cette affaire ,
Mon maître , plus heureux , épouse *incognito* ,
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

L I S E T T E .

Depuis que mon mari , par grace singulière ,
D'un surtout de sapin , que l'on appelle biere ,
Dont on sort rarement , a voulu se munir ,
J'ai fait vœu d'être veuve , & je le veux tenir.

M E R L I N .

Oui-dà , l'état de veuve est une douce chose :
On a plusieurs amans , sans que personne en glose ;
Et l'on fait justement , du soir jusqu'au matin ,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun , à chaque piece on tâte ;
On laisse celui-ci de peur qu'il ne se gâte ;
On ne veut pas de l'un , parce qu'il est trop verd ;
Celui-ci trop paillet , cet autre trop couvert ;
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre ;
Cet autre , dans le chaud , peut tourner à la barre ;
L'un est trop plat au goût , l'autre trop pétillant ;
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.

Ainsi, sans rien choisir de tout on fait épreuve ;
Et voilà justement comme fait une veuve.

L I S E T T E.

Une veuve a raison J'aime mieux , prix pour prix ,
Deux amans comme il faut , que cinquante maris.
Un époux est un vin difficile à revendre ;
On peut en essayer , mais il n'en faut pas prendre.

M E R L I N.

Si tu voulois de moi faire un petit essai ,
J'ai du montant de reste , & le vin assez gai.
Mais je m'arrête trop , & je laisse mon maître
Se distiller en pleurs , & s'enivrer peut-être.
Je te quitte , & je vais arrêter ses transports.
Si Lisette est pour nous , nous sommes assez forts.

S C E N E V.

L I S E T T E , *seule.*

JE veux , à les servir , m'employer toute entière :
Ce Monsieur Bas-Normand me choque la visière.

S C E N E V I.

GILLETTE, LISETTE.

GILLETTE.

DE la joie ! Ah , Lisette ! A la fin , dans la cour ,
Arrive , avec fracas , Monsieur de Sotencour :
Monsieur de Sotencour.

L I S E T T E .

Au diantre la bégueule ,
Avec son Sotencour : voyez comme elle gueule !

G I L L E T T E .

Je l'ai vu , de mes yeux , descendre de cheval ;
Il amène un cousin , un grand original
Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.
Mais les voici tous deux.

L I S E T T E .

L'affaire est dans la crise.

S C E N E V I I.

M. DE SOTENCOUR , MATHIEU , CROCHET
en guêtres , UN VALET *qui porte une lanterne*
& un sac.

S O T E N C O U R .

TROP heureuse maison , & vous , murs trop épais ,
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets ,
Qui dans vos noirs détours recélez Léonor ,
Faites de votre pis , cachez-la mieux encore :
Mais bientôt , malgré vous , je verrai ses appas
Cap-à-cap , sans réserve , & du haut jusqu'en bas.
Je verrai son nez... son... Mais j'apperçois Lisette.
Maîtresse subalterne , adorable Soubrette ,
Tu me vois en ces lieux en propre original ,
Pour ferrer le doux nœud du lien conjugal.

L I S E T T E , *à part.*

Le bourreau t'en fasse un , qui te serre la gorge ,
Maudit Provincial !

S O T E N C O U R .

De plaisirs je regorge ,
En songeant... Ah ! Cousin , qu'elle a le nez joli ,
Le minois égrillard , le cuir fin & poli !
Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent ,
Qui , pourtant à l'envi , sans cesse vont & viennent ,
Et qui font que d'amour je suis presque enragé :
Pour le reste , Cousin , quel heureux préjugé !
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET, *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde :

SOTENCOUR.

Oh ! non , elle est bai-clair ; ses cheveux sont en
onde ,

Et fort négligemment flottent à gros bouillons
Sur sa gorge d'albâtre & vont jusqu'aux talons.
Son teint est.. tricolor : elle est, ma foi, charmante !

(*A Lisette.*)

La belle de me voir est bien impatiente ?
Comment se porte-t-elle !

LISETTE.

 Affez mal ; elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit.

SOTENCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure,
Et nous l'empêcherons de tourner , je te jure.

LISETTE.

Sans cesse elle soupire.

SOTENCOUR.

 Hé bien ! Cousin , tu vois :
Ai-je tort , quand je dis qu'elle est folle de moi ?

LISETTE.

Tout est feinte , Monsieur , souvent dans une fille :
Ne vous y fiez pas. L'une paroît gentille ,
Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt ,
Mettre un visage blanc sur un visage brun ;
L'autre , de faux cheveux compose sa coëffure ;
Celle autre de ses dents bâtit l'architecture ;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur ,
Et l'autre ses tetons à l'art de son tailleur.

Des charmes apparens on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'un animal porte-jupe.

SOTENCOUR.

Léonor auroit-elle aucun de ces défauts ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela ; mais le monde est si faux.
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! Cousin, n'allez pas acheter chat en poche.
Pour savoir si la belle est droite ou de travers,
Faites-la visiter avant par des Experts.

SOTENCOUR.

Bon, bon ! va, s'il falloit que cette marchandise
Fût sujette à visite avant que d'être prise ;
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, Cousin,
Qu'elle demeureroit long-tems au magasin.
Mais je la vois paroître.

SCENE VIII.

M. GÉRONTE, LÉONOR, SOTENCOUR,
MATHIEU CROCHET, LISETTE.

M. GÉRONTE, à Sotencour.

AH ! serviteur, mon gendre :
Soyez le bien-venu. Vous vous faites attendre :
Votre retardement alloit m'inquiéter,
Et ma fille étoit prête à s'impatienter.

SOTENCOUR.

J'en suis persuadé Mais vous aussi, Madame,
 D'impariens transports vous bourrelez mon ame;
 Mon cœur tout pantelant, comme un cerf aux abois,
 Par avance à vos pieds vient apporter son bois.
 Vos beaux yeux désormais font le nord ou le pôle,
 Où de tous mes desirs tournera la boussole:
 Vos appas, vos attraits.... qui vous font tant
 d'honneur....

Vous ne répondez rien, doux objet de mon cœur ?

M. GÉRONTE.

La joie & le plaisir.....

SOTENCOUR.

Je vous entends, beau-pere,
 Le plaisir de me voir la gonfle de maniere,
 Qu'elle ne peut parler.

M. GÉRONTE.

Justement.

SOTENCOUR.

Dans ce jour
 Nous ne ferons plus qu'un, vous & moi Sotencour.

LISETTE, à part.

Ah ! la belle union !

SOTENCOUR.

Moi, bien fait; vous, gentille,
 Nous allons mettre au monde une belle famille.
 Beau-per, on dit bien vrai; quant à moi j'y souscris,
 On a beau faire, il faut prendre femme à Paris,
 L'on y taille en plein drap. Nos femmes de Province
 Ont l'abord repoussant, la mine plate & mince,
 L'esprit sec & bouché, le regard de hibou,
 L'entretien discourtois, & l'accueil loup garou;

Mais le sexe, à Paris, a la mine jolie,
L'air attractif, sur-tout la croupe rebondie :
Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU CROCHET.

On dit qu'à forligner il a propension.

SOTENCOUR.

Je veux croire poutant, malgré la destinée,
Que je pourrai toujours aller tête levée ;
Que, malgré votre nez, & cet air égrillard,
Mon front entre vos mains ne court point de hasard.
Voudriez-vous, mignonne, à la fleur de mon âge,
Mettre inhumainement mon honneur au pillage ?
Me réserveriez-vous pour un tel accident ?
Hem ! Vous ne dites mot.

LISETTE, *à part.*

Qui ne dit mot, consent.

SOTENCOUR.

Beau-pere, jusqu'ici, s'il faut que je le dise,
La future n'a point encor dit de sottise,
Peut-être qu'elle en pense : en tout cas j'avertis
Qu'elle a l'entretien maigre, & le discours concis.

M. GÉRONTE.

Tant mieux pour une femme.

SOTENCOUR.

Oui, quand par retenue
Elle caquette un peu : mais si c'est une grue....
Dans ma famille, au moins, on ne voit point de sots.
Lui, par exemple, il a plus d'esprit qu'il n'est gros.

MATHIEU CROCHET.

Le Cousin me connoît. Oh ! Je ne suis pas cruche,
Tel que vous me voyez,

SOTENCOUR.

Lui.... c'est la coqueluche
Des filles de Falaise. Il étudie en Droit ,
Et fait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! quand on a du Code acquis quelque teinture ,
Près des femmes de reste on fait la procédure.
Nous autres du Barreau, nous sommes des gaillards.

LISETTE.

Vous êtes Avocat.

MATHIEU CROCHET.

Et de plus , Maître-ès-Arts.

SOTENCOUR.

Très-altéré, beau-pere, au moins ne vous déplaîse :
On a soif volontiers, quand on vient de Falaise.
Allons tâter du vin.

M. GÉRONTE.

Allons, c'est fort bien dit.

SOTENCOUR.

Je me sens là-dedans un terrible appétit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne , afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monfieur est prévoyant.

SOTENCOUR.

Vraiment, c'est fort bien fait.
Allons, suivez-moi donc, cousin Mathieu Crochet.
Bientôt nous reviendrons, ô beauré, mon idole,
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole !

SCENE IX.

S C E N E I X.

LÉONOR, LISETTE *regardant partir*
Mathieu Crochet.

LISETTE.

VOILA ce qui s'appelle un garçon fait au tour !

LÉONOR.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotencour ?

LISETTE.

Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous, Madame ?

LÉONOR.

De Monsieur Sotencour je deviendrois la femme !
A ne t'en point mentir, je suis au désespoir.

LISETTE.

Oh ! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir !
Valere n'est pas homme à quitter la partie ;
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la vie.

S C E N E X.

LÉONOR , LISETTE , MERLIN *en*
Maître de musique, avec des porteurs d'instrumens,
dans l'un desquels est Valere.

MERLIN *chante.*

Pour attraper un rossignol ,
Re mi fa sol ,
Je disois un jour à Nanette ,
Il faut aller au bois ; mais, chut !
Mi fa sol ut.
Je me trouvai dans sa cachette ,
Le rossignol y vint aussi ,
Mi re ut si ;
Et si-tôt qu'il fut sur la branche ,
Prêt à chanter de son bon gré ,
Sol fa mi re ,
Elle le prit de sa main blanche ,
Et puis dans sa cage le mit ,
La sol fa mi.

LISETTE.

Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?

MERLIN.

Vous voyez un Breton prêt à vous rendre hommage
Depuis plus de vingt ans je rode l'univers ,
Où je fais admirer l'effet de mes concerts.

L I S E T T E.

Tant mieux pour vous , Monsieur , j'en ai l'ame ravie :

Mais nous ne sommes point en goût de symphonie ;
Laissez-nous , s'il vous plaît , avec tous nos ennuis.

M E R L I N.

Quand vous me connoîtrez... vous saurez qui je suis.

L I S E T T E.

Je le crois bien.

M E R L I N.

Je suis un Musicien rare ,
Charmé de mon savoir , gueux , ivrogne & bizarre.

L I S E T T E.

Pour la profession , voilà de grands talens !

M E R L I N , à *Léonor*.

Voudriez-vous m'entendre ?

L É O N O R.

Oh ! je n'ai pas le tems.

De chagrins trop cuisans j'ai l'ame pénétrée.

M E R L I N.

Tant mieux : je vous voudrois encor désespérée.

L I S E T T E.

Elle n'en est pas loin.

M E R L I N.

C'est comme je la veux ,
Pour donner , à mon art , un exercice heureux.

L É O N O R.

Pour des Bretons , Monsieur , gardez votre science.

M E R L I N.

J'ai tout ce qu'il vous faut , autant qu'homme de
France.

Tout Breton que je suis , je fais votre besoin.

L I S E T T E , à Léonor.

Ne le renvoyons pas , puisqu'il vient de si loîn.

M E R L I N .

Dans un concert d'hymen , lorsque quelqu'un dis-
corde ,

Je fais , juste , baisser , ou hausser une corde ;

Nul ne fait de l'amour mieux le diapazon ,

Ni mettre , comme moi , deux cœurs à l'unisson.

L I S E T T E .

Oh ! vous aurez grand'peine , avec votre industrie ,
A faire ici chanter deux amans en partie.

M E R L I N .

J'ai , dans cet éruï-là , Madame , un instrument

Qui calmeroit bientôt vos maux assurément ;

Il est doux , amoureux , insinuant & tendre ;

Il va tout droit au cœur.

L I S E T T E .

Ne peut-on point l'entendre ?

L É O N O R .

Ah ! laisse-moi , Lisette , en proie à mon malheur.

L I S E T T E .

Madame , un air ou deux calment bien la douleur.

M E R L I N .

Ecoutez-le , de grace , un seul moment sans peine ;

Et , s'il ne vous plaît pas , soudain je le rengaine.

(Il ouvre l'éruï dans lequel est Valere.)

Cet instrument , Madame , est-il de votre goût ?

L É O N O R .

Que vois-je ! c'est Valere ?

L I S E T T E .

Et Merlin !

MERLIN.

Point du tout.

Je suis un Bas-Breton.

VALERE.

Non, belle Léonor,

Je n'ai pu résister au feu qui me dévore ;

Et puisqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liés,

Je viens, dans ce moment, expirer à vos pieds.

LÉONOR.

A quoi m'exposez-vous ?

VALERE.

Pardonnez à mon zèle.

LÉONOR.

Mon père va venir.

LISETTE.

Je ferai sentinelle.

LÉONOR.

Mais que prétendez-vous ?

VALERE.

Vous prouver mon amour.

Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en ce jour,

Souffrez que cet amour soit en droit de tout faire.

LISETTE.

Gare ! tout est perdu, j'apperçois votre père.

MERLIN, à Valere.

Rentrez vite.

Valere, rentre dans l'étui.

LISETTE.

Non, non, ce n'est pas encore lui.

MERLIN.

Maugrebleu de la masque ! Allons rouvrir l'étui.

C'est Lisette, Monsieur, qui cause ce vacarme.

G ij

(à Lisette.)

Fais mieux le guet au moins ; une seconde alarme
Démonteroit, morbleu ! l'instrument pour toujours.

V A L E R E , *sortant de l'étui.*

Ah ! Madame , aujourd'hui seconde nos amours ;
Evitez d'un rival l'odieuse poursuite ;
Ce soir , pendant le bal , livrez-vous à la fuite.

L É O N O R .

Mais comment ?

V A L E R E .

De Merlin vous saurez pleinement.

L I S E T T E .

Vîte , vîte , rentrez , Monsieur de l'instrument.

Ah ! Merlin, pour le coup, c'est Gêronte en personne.

V A L E R E .

Ah ! Madame...

M E R L I N , à Valere.

Et rentrez.

Valere rentre dans l'étui.

L É O N O R , à Merlin.

A toi je m'abandonne.

(Elle sort.)

S C E N E X I.

M. GÉRONTE , SOTENCOUR ,
LISETTE , MERLIN , VALERE ,
dans l'étui.

MERLIN , *feignant d'être en colère.*

OUI , vous êtes un sot en bécare , en bémol ,
Par la clef de'F ut fa , C sol ut , Gre sol.
De la sorte insulter la musique Bretonne !

SOTENCOUR.

Lisette , quelle est donc cette mine bouffonne ?

LISETTE.

C'est un Musicien Bas-Breton.

SOTENCOUR.

Bas-Breton !

Cet homme doit chanter sur un diable de ton ;
Je crois dès-à-présent sa musique enragée :
Jamais , de son pays , il n'est venu d'Orphée ;
Pour des doubles bidets , passe.

MERLIN.

Fat ! animal !

Vil carabin d'orchestre ! atôme musical !
Par la mort . . .

SOTENCOUR , *l'arrêtant,*
Doucement.

M E R L I N .

Tenez-moi, je vous prie ;
Si j'échappe une fois , je veux avoir sa vie.
Laissez. . .

(*Il donne un coup sur les doigts de Sotencour.*)

S O T E N C O U R .

Si je te tiens , je veux être empalé.

M E R L I N , *revenant.*

Comment ? me soutenir que mon air est pillé !
Un air délicieux que j'estime , que j'aime ,
Et que j'ai pris plaisir à composer moi-même ,
Dans Kimpercourtin.

M. G É R O N T E .

Il a tort.

I. I S E T T E .

Entre nous ,

Cela ne se dit point.

S O T E N C O U R .

Là , là , consolez-vous ,
Ce n'est pas un grand mal ; on ne voit point en
France ,
Punir de ces larcins la fréquente licence.
Mais que vois je ! Est-ce à vous ce petit instrument ?

M E R L I N .

Pour vous servir , Monsieur.

S O T E N C O U R .

J'en joue élégamment ;
Je vais vous régaler d'un petit air

M E R L I N , *l'arrêtant.*

De grace ,

Je ne puis m'arrêter... Il faut...

SOTENCOUR.

Sur cette basse

Je veux que l'on m'entende un moment préluder.

MERLIN.

Vous seriez trop long-tems, Monsieur, à l'accorder ;
Et de plus , mon valet a la clef dans sa poche.

SOTENCOUR.

Tous ces gens-là sont faits de croche & d'anicroche.
Je vous dis que je veux...

LISETTE.

Vous en jouerez fort mal ,

L'instrument est Breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal :

Vous l'entendrez tantôt , je me ferai connoître ,
Et vous verrez pour lors quel homme je puis être.

SOTENCOUR.

Quoi ! vous voulez , Monsieur , donner concert
céans ?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTENCOUR.

Vous venez tout à point. Ce soir je me marie ;
De la noce & du bal souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers : j'y prétends figurer comme il faut.

LISETTE, à Merlin.

Faites toujours porter votre instrument là-haut.

SOTENCOUR, à Merlin.

Allons , venez , Monsieur , je m'en vais vous con-
duire :

Moi-même , dans le bal je veux vous introduire.

MERLIN, *en reportant son étui.*

Et je m'introduirai de moi-même au soupé.

(*à part.*)

Ma foi ! nous & l'écrui , l'avons bien échappé.

S C E N E X I I.

SOTENCOUR, LISETTE.

SOTENCOUR.

HÉ bien , que dirons-nous ? Où donc est ta maîtresse ?

Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers ,
Je ne lui promets pas grand nombre d'héritiers.

LISETTE.

Bon ! je fais des maris , qui , pour éviter noise ,
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise ,
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur
nom.

SOTENCOUR.

Je fais que Léonor aime un certain Valere ,
Un fat , un freluquet , qui n'a l'heur de lui plaire
Que par son air pincé : mais c'est un petit fou ,
Sans esprit , sans mérite , & qui n'a pas un sou :
On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille ?

SOTENCOUR.

Où!... dis à Léonor, en termes clairs & nets,
Que je ne veux pas être époux *ad honores*.
Vois-tu, je ne suis pas de ces gens débonnaires,
Qui font valoir leur femme en des mains étrangères;
Et, mettant à profit un salutaire affront,
Levent, à petit bruit, un impôt sur leur front.

SCENE XIII.

LE BARON D'AUBIGNAC, *Gascon*, LISETTE,
SOTENCOUR.

LE BARON.

AH! Monsieur, jé vous cherche. Hé! permettez
dé grace,
Qué, sans plus différer, ici jé vous embrasse.

SOTENCOUR.

Pour la première fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est cé pas vous, Monsieur, qui vous nommez
un tel?

SOTENCOUR.

Oui, je me nomme un tel; mais j'ai, ne vous
déplaise,
Encore un autre nom.

LE BARON.

Jé viens vous montrer l'aise
Qué j'ai d'avoir appris qué vous vous mariez.

SOTENCOUR.

Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTENCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi ? Cette demande est bonne ! Maintenant
 Qué vous allez rouler dessus l'argent comptant ,
 Vous ne ferez , jé crois, loyal comme vous êtes ,
 Nulle difficulté de bien payer vos dettes.

SOTENCOUR.

Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent ;
 Et vais le front levé, sans crainte du sergent.

LE BARON.

Cinq cents louis pour vous, c'est une vagatelle ;
 Allons , payez-les moi.

SOTENCOUR.

La demande est nouvelle !

Sotencour est mon nom . me connoissez-vous bien ?

LE BARON.

Sotencour. . Justém nt c'est pour vous qué jé viens.

SOTENCOUR.

Je vous dois quelque chose ?

LE BARON.

Hé donc , lé tour est drôle !

C'est cet argent, Monsieur, qué sur votre patole ,
 Je vous ai très-gagné , l'autre hiver , à trois dés.

SOTENCOUR.

A moi, Monsieur ?

LE BARON.

A vous,

SOTENCOUR.

SOTENCOUR.

Et parbleu ! vous rêvez :
Pour connoître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment ! chétif mortel, vous déniez vos dettes ?
Vous né connoissez pas lé Baron d'Aubignac,
Vicomté dé Dougnac, Croupignac, Foulignac,
Gentilhomme Gascon, plus noblé qué personne,
D'une race ancienne autant qué la Garonne ?

SOTENCOUR.

Quand elle le feroit tout autant que le Nil,
Votre propos, Monsieur, n'est ni beau, ni civil.
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il né mé connoît pas ! Lé scélérat ! lé traître !
Né vous souvient-il plus dé cet hiver dernier,
Quand notré régiment fut chez vous en quartier,
Un jour dé carnaval, chez cetté Conseillère
Qui m'adoroit... Hé donc ! vous mémorez l'affaire ?

SOTENCOUR.

Pas plus qu'auparavant : je ne fais ce que c'est.

LE BARON, *mettant la main sur son épée.*

Ah ! jé vous en ferai souvenir, s'il vous plaît ;
Car, cadédis, jé veux qué lé diable mé scie....

LISETTE, *l'arrêtant.*

Ah ! tout beau : dans ce lieu point de bruit, je vous
prie.

Monsieur est honnête homme, & qui vous paiera
bien.

SOTENCOUR.

Moi, payer ! Hé pourquoi, si je ne lui dois rien

LE BARON.

Vous né mé dévez rien ?

L I S E T T E.

Un Gascon n'est pas homme
A venir , sans sujet , demander une somme.

S O T E N C O U R.

Un Gascon ! Un Gascon a grand besoin d'argent ;
Et pourvu qu'il en trouve , il n'importe comment.
Jamais de son pays ne vint lettre de change ;
Et, quoiqu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

L I S E T T E.

Donnez-lui seulement deux ou trois cents écus.

S O T E N C O U R.

J'aimerois cent fois mieux vous voir tous deux
pendus.

LE BARON, *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin réténir ma colere.

L I S E T T E, *au Baron.*

Hé ! de grace, Monsieur ?

LE BARON.

Non , non , laissez-moi faire :
Qué j'é lé perce à jour.

S O T E N C O U R *crie.*

▲ l'aide ! je suis mort.

S C E N E X I V.

GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE,
LE BARON D'AUBIGNAC.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, Messieurs, criez-vous donc si fort?

LE BARON.

Un atômé bourgeois qui perd sur sa parole,
Et né veut pas payer !... Mais cé qui mé console,
Jé veux dévénir nul, ou j'en aurai raison.

GÉRONTE.

Que veut dire cela?

SOTENCOUR, à Géronte.

Monsieur, c'est un fripon,

Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre.

LE BARON, à Géronte, voulant percer Sotencour.

Rétirez-vous, Monsieur.

GÉRONTE.

Ah ! tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votré gendre ?

GÉRONTE.

Il le fera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux : vous mé paierez céqu'il mé doit au jeu.

Jé fais arrêr sur vous, sur la fille & la dote.

GÉRONTE, à Sotencour.

Quoi ! vous avcz perdu ?

H ij

SOTENCOUR.

Je vous dis qu'il radote.

Je ne fais...

LE BARON, à Gêronte.

Nuit & jour il hanté les brélans ;
Il doit encore au jeu plus dé vingt millé francs.

GÉRONTE.

Plus de vingt mille francs !

LE BARON.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

Je vous jure,
Foi de vrai Bas-Normand, que c'est une imposture ;
Que je ne comprends rien à ce maudit jargon ;
Et ne fais pour tout jeu que l'oie & le toton.

LE BARON.

Vous mé gêtez ici bien du tems en paroles.
Monsieur, jé veux toucher mes quatré cents pistoles,
Ou, cadédis, jé veux lé saigner à l'instant.

GÉRONTE.

Si mon gendre vous doit....

LE BARON.

S'il mé doit !

GÉRONTE.

Je prétends
Que vous soyiez payé ; mais, sans plus de colere ,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire.
Je marie aujourd'hui ma fille , & reriendrai
Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut. Quand on est raisonnable,
Tout Gascon qué jé suis, jé suis doux & traitable.
Adieu. Jusqu'à demain. Mais souvenez-vous-en,
Qué j'ai votré parole, & grand bésoin d'argent.

S C E N E X V.

GÉRONTE, LISETTE, SOTENCOUR.

GÉRONTE.

Vous êtes donc joueur ?

SOTENCOUR.

Que l'on me pilorie,

Si j'ai hanté ni vu ce Gascon de ma vie.

GÉRONTE.

Mais pourquoi viendrait-il ?...

SOTENCOUR.

C'est un fourbe, & , sans vous ,
J'allois vous le bourrer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous ,

Vous avez d'un joueur acquis la renommée ;
Et le feu , comme on dit , ne va point sans fumée.

SOTENCOUR.

Oh ! quittons ce propos , & ne songeons qu'au bal.
J'apperçois le Cousin ; il n'est , ma foi , point mal.

S C E N E X V I.

MATHIEU CROCHET, *en habit de Cupidon* ;
GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LÉONOR,
*couverte d'une grande mante de taffetas, un
masque à la main* ; une troupe de différens
Masques.

MATHIEU CROCHET.

ME voilà, mon Cousin, dans mon habit de
masque.

SOTENCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.
Ma prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi ;
Mon cœur, en la voyant, me dit je ne fais quoi.

LÉONOR.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le Cousin est masqué mieux que personne en
France.

Il est tout à manger : les femmes, dans le bal,
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai ?

SOTENCOUR.

Parbleu! plus d'une curieuse
De l'aîné des Amours va tomber amoureuse,
Et voudra de plus près connoître le Cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frotte... On verra.

L I S E T T E.

O le petit lutin !

Qu'il va blesser de cœurs !

S C E N E X V I I.

MERLIN, GÉRONTE, LÉONOR, LISETTE,
LE BARON D'AUBIGNAC, SOTENCOUR,
MATHIEU CROCHET, & tous les Masques.

M E R L I N.

M O N S I E U R, je viens vous dire
Que mon concert est prêt.

S O T E N C O U R.

Çà, ne songeons qu'à rire.
Cousin, il faut ici remuer le gigot.

M A T H I E U C R O C H E T.

Laissez-moi faire, allez, je ne suis pas un sot.
Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis
en danse.

(à Merlin.)

Allons, ferme, Monsieur, il est tems qu'on com-
mence.

C'est à nous de danser, & d'entamer le bal.

(Dans le mouvement qu'on fait pour commencer
le bal, le Baron, couvert d'une pareille mante
que Léonor, prend sa place, & Sotencour danse

avec lui. Léonor & Lisette sortent pendant leur danse.)

SOTENCOUR.

Qu'en dites-vous, beau-perc? Hé! cela va-t-il mal?

S C E N E X V I I I.

GILLETTE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MERLIN,
LE BARON, & tous les Masques.

GILLETTE.

Au secours! au secours! votre fille, on l'emporte,
Des Carême-prenans lui font passer la porte.

GÉRONTE.

Que dis-tu là?

GILLETTE.

Je dis que quatre hommes, là-bas,
La font aller, Monsieur, plus vite que le pas;

GÉRONTE.

Quoi! ma fille!...

GILLETTE.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

La plaisante nouvelle!

Tu rêves: tiens, voilà que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTENCOUR.

On te dit que, dessous cet habit,

C'est Léonor.

GILLETTE.

Et non, je n'ai pas la berlue,
Je viens de la quitter à l'instant dans la rue.

SOTENCOUR.

Au diable la pécore avec ses visions!

Il faut te détromper de tes opinions.

Tiens, voilà Léonor.

(Il ôte le masque à la prétendue Léonor , & on re-
connoît le Baron.)

LE BARON.

Serviteur.

SOTENCOUR.

C'est le diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter; mais pourtant fort traitable.
Vous m'é dévez, cherchons quelque accommodement.

J'ai votré Léonor pour mon nantissement,
Et j'é la fais conduire au Château dé la Garde :
Dé l'argent, j'é la rends; point d'argent, j'é la
garde.

GÉRONTÉ.

On m'enleve ma fille! Au secours! au voleur!

S C E N E X I X.

VALERE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MATHIEU
CROCHET, MERLIN, LE BARON, & tous
les Masques.

VALERE.

MONSIEUR, pour Léonor n'ayez aucune peur :
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

GÉRONTE.

Ah ! Valere , c'est vous.

SOTENCOUR.

Quoi ! Valere... Comment ,
Que veut dire ceci ?

VALERE.

Que très-civilement

Je viens ici vous dire , en parlant à vous-même ,
Que Léonor , pour vous , sent une haine extrême ;
Qu'elle mourroit plutôt que...

SOTENCOUR.

Léonor me hait ?

VALERE.

Si vous ne m'en croyez , croyez-en ce billet.

SOTENCOUR *lit.*

« Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure ,
» Et pour ne jamais voir votre sottise figure ,
» J'irois au bout du monde , & plus loin même
» encor ;
» On ne peut vous haïr plus que fait Léonor. »

En termes clairs & nets cette lettre s'explique.
Et le tour n'en est point trop amphibologique.
Oh bien ! la belle peut revenir sur ses pas ;
Elle auroit beau courir , je ne la suivrois pas.
Je vous cède les droits que j'ai sur l'accordée ,
Et ne me charge point de fille hasardée.

G É R O N T E.

Oh ! ma fille est à vous.

S O T E N C O U R.

Non , parbleu ! par bonheur :
Je lui baise les mains & la rends de bon cœur.

G É R O N T E.

Vous me faites plaisir , Monsieur , de me la rendre.

S O T E N C O U R.

Oh ! vous ne manquerez , sur ma foi , pas de gendre ,
Ni vos petits enfans de pere. Allons , Mathieu ,
Retournons à Falaise.

M A T H I E U C R O C H E T.

Adieu , Messieurs , adieu.

M E R L I N.

Place à Mathieu Crochet !

SCENE XX. & derniere.

LÉONOR , GÉRONTE , VALERE , LISETTE ,
MERLIN , LE BARON , & tous les Masques.

L É O N O R.

A vos genoux mon pere...

G É R O N T E.

Oublions le passé , ma fille , en cette affaire ;
Je n'ai point prétendu forcer tes volontés.

L É O N O R.

Que ne vous dois-je point pour de telles bontés !

G É R O N T E.

Pour vous , dont je connois le bien & la famille ,
Valere , je veux bien que vous ayiez ma fille.

V A L E R E.

Monsieur...

G É R O N T E.

Nous vous devons assez en ce moment ,
De nous avoir défait de ce couple Normand.

M E R L I N.

L'honnête homme , morbleu ! Vive Monsieur
Géronte !

Ma foi ! sans moi , la belle en avoit pour son compte.
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous ,
Rions , chantons , dansons , & divertissons-nous.

(Tous les Masques , qui sont sur le Théâtre , font
une espece de bal ; & , après qu'on a dansé un
passe pied , le Baron chante l'air gascon suivant.)

L E

LE BARON.

Cadédis, vive la Garonne !
 En valor on n'y craint personne ;
 Les faquins y sont des héros :
 Jé vous lé dis en quatré mots ,
 En amour , comme au jeu , jé vville ,
 Et , comme un dé , j'escamotte uné fille.

(On reprend la danse, après laquelle Merlin chante
 un passe-pied Breton.)

MERLIN.

Un jour de printems ,
 Teut le long d'un verger ,
 Colin va chantant ,
 Pour ses maux soulager :

Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, rela, rela :
 Ma Bergere, laisse-moi
 Prendre un tendre baiser.

(Les Masques se prennent par la main, & dansent
 en chantant :)

Ma Bergere, laisse-moi, la la la la la, &c.

MERLIN.

La belle à l'instant
 Répond à son Berger :
 Tu veux, en chantant,
 Un baiser dérober ?

UNE BERGERE.

Non, Colin, ne le prends pas,
 La la la la, rela, rela :
 Non, Colin, ne le prends pas,
 Je vais te le donner.

98. *Le Bal, Comédie.*

LE CHŒUR.

Non , Colin , ne le prends pas ,
 La la la la , rela , rela :
Non , Colin , ne le prends pas ,
 Je vais , te le donner.

(*Tous les Masques , ayant formé une danse en rond , se retirent , & Merlin chante , au Parterre , le couplet suivant.*)

MERLIN.

Si mon air Breton
A su vous divertir ,
 Messieurs , d'un haut ton ,
Daignez nous applaudir :
Mais s'il ne vous plaisoit pas ,
 La la la la ;
Mais s'il ne vous plaisoit pas ,
 Dites-le-nous tout bas.

Fin du premier & dernier Acte.

LE JOUEUR,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE , Pere de Valere.

VALERE , Amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE , Amante de Valere.

LA COMTESSE , Sœur d'Angélique.

DORANTE , Oncle de Valère , & Amant
d'Angélique.

LE MARQUIS.

NÉRINE , Suivante d'Angélique.

Madame LA RESSOURCE , Revendeuse à
la toilette.

HECTOR , Valet de Valere.

M. TOUTABAS , Maître de triètrac.

M. GALONIER , Tailleur.

Madame ADAM , Selliere.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

La Scene est à Paris , dans un Hôtel garni.

LE JOUEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *dans un fauteuil , près d'une toilette.*

IL est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.

Que servir un joueur est un maudit métier !

Ne ferai-je jamais laquais d'un Sous-Fermier ?

Je ronflerois mon soul la grasse matinée ,

Et je m'enivrerois le long de la journée :

Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon emploi ;

Je ferois , dans la suite , un Conseiller du Roi ,

Rat-de-cave , ou Commis ; & que fait-on ? Peut-être

Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître ;

J'aurois un bon carosse à ressorts bien lians ;

De ma rotondité j'emplirois le dedans :

Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;

Et tel change de meuble & d'habit chaque lune ,

Qui , Jasmin autrefois , d'un drap du Sceau cou-
vert ,
Bornoit sa garde-robe à son justaucorps verd.
Quelqu'un vient.

S C E N E I I.

NÉRINE, HECTOR.

H E C T O R.

SI matin , Nérine , qui t'envoie ?

N É R I N E.

Que fait Valere ?

H E C T O R.

Il dort.

N É R I N E.

Il faut que je le voie.

H E C T O R.

Va , mon maître ne voit personne quand il dort.

N É R I N E.

Je veux lui parler.

H E C T O R.

Paix ! ne parle pas si fort.

N É R I N E.

Oh ! j'entrerai , te dis-je.

H E C T O R.

Ici je suis de garde ,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

N É R I N E.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

H E C T O R.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus* ?

N É R I N E.

Quand se levera-t-il ?

H E C T O R.

 Mais , avant qu'il se leve ,
Il faudra qu'il se couche ; & franchement...

N É R I N E.

Acheve.

H E C T O R.

Je ne dis mot.

N É R I N E.

Oh ! parle , ou de force , ou de gré.

H E C T O R.

Mon maître, en ce moment , n'est pas encor rentré.

N É R I N E.

Il n'est pas rentré ?

H E C T O R.

 Non. Il ne tardera guere ,
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire ,
Ce garçon-là.

N É R I N E.

 J'entends. Autour d'un tapis verd ,
Dans un maudit brelan , ton maître joue & perd ;
Ou bien réduit à sec , d'une ame familiere ,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très-exprès d'Angélique , aujourd'hui ,
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse ,
Tu fais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet , carte , ni dé ,

Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé ;
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela seroit , n'aurois-je pas raison ?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique , entre nous , seroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante.
Lui , c'est un homme d'ordre , & qui vit congru-
ment.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NÉRINE.

Un amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit verd.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère ;
Qui ne fut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets , de ces fades poupées ,
Qui n'ont , pour imposer , qu'un grand air dé-
braillé ,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé ,
Une levre qu'on mord pour rendre plus vermeille ,

Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille ,
 Une longue stinkerque à replis tortueux ,
 Un haut-de-chausse bas prêt à tomber sous eux ;
 Qui , faisant le gros dos , la main dans la ceinture ,
 Viennent , pour tout mérite , étaler leur figure ?

H E C T O R.

C'est le goût d'à présent ; tes cris sont superflus ,
 Mon enfant.

N É R I N E.

Je veux , moi , réformer cet abus.
 Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse ,
 Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
 Qu'elle épouse un joueur , un petit brelandier ,
 Un franc dissipateur , & dont tout le métier
 Est d'aller de cent lieux faire la découverte
 Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte ,
 Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

H E C T O R.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
 Mais , tant que tu voudras , parle , prêche , tempête ,
 Ta maîtresse est coëffée.

N É R I N E.

Et crois-tu , dans ta tête ,
 Que l'amour , sur son cœur , ait un si grand pou-
 voir ?

Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
 Dorante , par mes soins , l'épousera.

H E C T O R.

Tatane ?

Elle est dans nos filets.

N É R I N E.

Et moi , je te déclare
 Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

H E C T O R.

Bon, bon !

N É R I N E.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raison.

H E C T O R.

Et nous avons l'amour : tu fais que d'ordinaire ,
Quand l'amour veut parler , la raison doit se taire ;
Dans les femmes s'entend.

N É R I N E.

Tu verras que chez nous ,
Quand la raison agit , l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu , pour Angélique , est un flux & reflux.

H E C T O R.

Elle est , après le jeu , ce qu'il aime le plus.

N É R I N E.

Oui. C'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent , son amour s'évapore.

H E C T O R.

Mais , en revanche aussi , quand il n'a pas un sou ,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou ?

N É R I N E.

Oh ! j'empêcherai bien...

H E C T O R.

Nous ne te craignons guere :
Et ta maîtresse , encor hier , promet à Valere
De lui donner dans peu , pour prix de son amour ,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons , ma chere , avec impatience ;
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,
Etant fils de famille, ayant encor son pere,
Qu'il vive comme il fait, & que, comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NÉRINE.

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angélique,
Et la veuve, sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable:
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; & je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bon jour.

S C E N E I I I.

H E C T O R , *seul.*

AUTANT que je m'y puis connoître,
 Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
 A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
 Qui...

S C E N E I V.

V A L E R E , H E C T O R .

(*Valere paroît en désordre , comme un homme qu'on
 a joué toute la nuit.*)

H E C T O R .

Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé !
 On soupçonne aisément, à sa triste figure,
 Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple
 usure.

V A L E R E .

Quelle heure est-il ?

H E C T O R .

Il est... Je ne m'en souviens pas.

V A L E R E ,

Tu ne t'en souviens pas ?

H E C T O R ,

H E C T O R.

Non, Monsieur.

V A L E R E.

Je suis las

De tes mauvais discours ; & tes impertinences....

H E C T O R, *à part.*

Ma foi ! la vérité répond aux apparences.

V A L E R E.

Ma robe de chambre. (*à part.*) Euh !H E C T O R, *à part.*

Il jure entre ses dents.

V A L E R E.

Hé bien ! me faudra-t-il attendre encor long-tems ?

(*Il se promène.*)

H E C T O R.

Hé ! la voilà, Monsieur.

(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre
toute déployée*)V A L E R E, *se promenant.*

Une école maudite

Mecoûte, en un moment, douze trou tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai,

Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !

Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;

Car je n'ai pas un sou.

H E C T O R, *tenant toujours la robe.*

Vous plait-il, Monsieur...

V A L E R E, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

H E C T O R.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.
Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

S C E N E V.

VALERE , *se mettant dans un fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés , sans espoir , sans ressource ,
Et n'ai pas , grace au Ciel , un écu dans ma bourse.
Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector ?

S C E N E V I.

VALERE , HECTOR.

HECTOR , *derriere le théâtre.*

MONSIEUR.

VALERE.

Hé bien ! bourreau , veux-tu venir ?

HECTOR *entre à moitié déshabillé.*

VALERE.

N'es-tu pas las encor de dormir , misérable ?

HECTOR.

Las de dormir , Monsieur ? Hé ! je me donne au diable ,

Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est , selon l'usage ,

Venu maint créancier ; de plus , un gros visage ,

Un Maître de trictrac qui ne m'est pas connu.

Le Maître de musique est encore venu.

Ils reviendront bientôt.

VALERE.

Bon ! Pour cette autre affaire ,

M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui ? cette honnête usurière ,

Qui nous prête , par heure , à vingt sols par écu.

VALERE.

Justement , elle-même.

HECTOR.

Oui , Monsieur , j'ai tout vu.

Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !

Mais enfin j'ai tant fait , avec un peu d'adresse ,

Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;

Et vous aurez , je crois , au plus tôt votre argent.

V A L E R E.

J'aurois les mille écus ! ô Ciel ! quel coup de grace !
Hector , mon cher Hector , viens çà que je t'em-
brasse.

H E C T O R.

Comme l'argent rend tendre !

V A L E R E.

Et tu crois qu'en effet ,
Je n'ai , pour en avoir , qu'à donner mon billet ?

H E C T O R.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que Banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez ,
Il a fallu lever bien des difficultés ,
Elle est d'accord de tout , du reme , des arrérages ;
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

V A L E R E.

Des gages ?

H E C T O R.

Où , Monsieur.

V A L E R E.

Mais y penfes-tu bien ?
Où les prendrai-je , dis ?

H E C T O R.

Ma foi ! je n'en fais rien,
Pour nipes , nous n'avons qu'un grand fond d'es-
pérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siècle-ci , Messieurs les Usuriers ,
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

V A L E R E.

Mais quel gage , dis-moi , veux-tu que je lui donne ?

H E C T O R.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ;
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer le
propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

V A L E R E.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

H E C T O R.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît votre tendresse expire.
Votre bourse est, Monsieur, puisqu'il faut vous le
dire,
Un thermometre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

V A L E R E.

Ne crois pas que le jeu, quelque fort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

H E C T O R.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

V A L E R E.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

H E C T O R.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique ;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens..

V A L E R E.

Dieux ! que me dis-tu là ?

H E C T O R.

Ce que je viens d'entendre.

V A L E R E.

Bon ! cela ne se peut , on t'a voulu surprendre.

H E C T O R.

Vous êtes assez riche en bonne opinion ,

A ce qu'il me paroît.

V A L E R E.

Point. Sans présomption ,

On fait ce que l'on vaut.

H E C T O R.

Mais si , sans vouloir rire ,

Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire ,

Et qu'Angélique enfin pût changer....

V A L E R E.

En ce cas ,

Je prends le parti ... Mais , cela ne se peut pas.

H E C T O R.

Si cela se pouvoit que quelque passion neuve....

V A L E R E.

En ce cas , je pourrois rabattre sur la veuve ,

La Comtesse sa sœur.

H E C T O R.

Ce dessein me plaît fort.

J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort.

Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ,

Cette veuve . Je crois , ne seroit point cruelle ;

Ce seroit une éponge à presser au besoin.

V A L E R E.

Cette épongé , entre nous ne vaudroit pas ce soin.

H E C T O R.

C'est , dans son caractère , une espèce parfaite ;

Un ambigu nouveau de prude & de coquette ,
Qui croit mettre les cœurs à contribution ,
Et qui veut épouser , c'est là sa passion.

V A L E R E.

Epouser ?

H E C T O R.

Un Marquis , de même caractère ,
Grand épouseur aussi , la galoppe & la flaire.

V A L E R E.

Et quel est ce Marquis ?

H E C T O R.

C'est , à vous parler net ,
Un Marquis de hasard , fait par le lansquenet ;
Fort brave , à ce qu'il dit , intrigant , plein d'affaires ;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ;
Qui gagne au jeu beaucoup , & qui , dit-on , jadis
Etoit valet-de-chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvons-nous , Monsieur , j'apperçois votre
pere.

S C E N E V I I.

GÉRONTE, VALERE, HECTOR.

GÉRONTE.

DOUCEMENT : j'ai deux mots à vous dire, Valere.
(à Hector.)

Pour toi , j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi , Monsieur , je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure-là , maraud !

HECTOR, *à part.*

Il n'est pas tems de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois , mon fils , je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux ,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage ,
Et ne saurois souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier né de tout les lansquenets ,
Qui sont , pour la jeunesse , autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ;
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux , être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.

(à G é r o n t e .)

C'est , Monsieur, par exemple , un joli jeu que l'oie !

G É R O N T E , à H e c t o r .

(à V a l e r e .)

Tais-toi. Non , à présent le jeu n'est que fureur ;

On joue argent , bijoux , maisons , contrats ,
honneur ;

Et c'est ce qu'une femme , en cette humeur à
craindre ,

Risque plus volontiers , & perd plus sans se plaindre.

H E C T O R .

Oh ! nous ne risquons pas , Monsieur , de tels
bijoux.

G É R O N T E .

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux ;

Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :

Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;

J'étois las , attendant chez moi votre retour ,

Qu'on fît du jour la nuit , & de la nuit le jour.

H E C T O R .

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune ,

Dans leurs dérèglemens ressemblient à la lune ,

Se couchant le matin , & se levant le soir.

G É R O N T E .

Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir

Que si vous ne changez de vie & de manière ,

Je saurai me servir de mon pouvoir de pere ,

Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

H E C T O R , à V a l e r e .

Votre pere a raison.

G É R O N T E .

Comme le voilà fait ?

Débraillé , mal peigné , l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendrait , dans la forêt voisine ,
De faire un mauvais coup.

HECTOR , *à part.*

On croiroit vrai de lui :

Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?

Parlez , que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement ,

Et ne veux plus jouer , mon pere , absolument.

HECTOR , *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou , voilà de leur morale !

VALERE.

J'ai de l'argent encor , & , pour vous contenter ,

De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi , vraiment , j'en ai bien de la joie.

HECTOR , *bas à Valere.*

Vous acquitter , Monsieur ! Avec quelle monnoie ?

VALERE , *bas à Hector.*

(*Haut à son pere.*)

Te tairas-tu ? Mon oncle aspire dans ce jour

A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour :

Vous savez que pour elle il a l'ame blessée ,

Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui , je fais sa pensée ,

Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à Géronte.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondue.

GÉRONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.

Angélique est fort riche, & point du tout coquette,

Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,

Va te mettre en état de mériter sa main,

Payer tes créanciers...

VALERE.

J'y vais, j'y cours...

(Il va pour sortir, parle bas à Hector, & revient.)

Mon pere...

GÉRONTE.

Hé ! plaît-il ?

VALERE.

Pour sortir entièrement d'affaire,

Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.

Si vous vouliez, Monsieur...

GÉRONTE.

Ah ! ah ! je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.

Non. Comme vous pourrez, allez payer vosdettes.

VALERE.

Mais, mon pere, croyez...

GÉRONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à Géronte.

Nous paierons l'intérêt

Au denier un.

V A L E R E.

Monsieur...

G É R O N T E.

Je ne puis vous entendre.

V A L E R E.

Je ne veux point , mon pere , aujourd'hui vous
surprendre ;

Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent , & payez par vos mains.

H E C T O R.

Ah ! parbleu , pour le coup , c'est être raisonnable.

G É R O N T E.

Et de combien encor êtes-vous redevable ?

V A L E R E.

La somme n'y fait rien.

G É R O N T E.

La somme n'y fait rien ?

H E C T O R.

Non. Quand vous leverrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons , Monsieur , la chose en conscience.

G É R O N T E.

Ecoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais , après cela , si...

V A L E R E.

Modérez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angélique ; & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater.

SCENE VIII,

S C E N E V I I I.

GÉRONTE, HECTOR.

H E C T O R.

JE m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires & positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

S C E N E I X.

GÉRONTE, *seul*.

MON frere en son amour n'aura pas trop beau
jeu.

Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.

S C E N E X.

M. TOUTABAS , GÉRONTE.

TOUTABAS.

A VEC tous les respects d'un cœur vraiment sincere ,

Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux , & Maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas , Vicomte de la Case ,
Et votre serviteur , pour terminer ma phrase.

GÉRONTE , à part.

Un Maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

(Haut.)

Quoi ! vous montrez , Monsieur , un tel art dans
Paris ,

Et l'on ne vous à pas fait présent , en galere ,
D'un brevet d'Espalier ?

TOUTABAS , à part.

A quel homme ai-je affaire?

(Haut.)

Comment ! Je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille , & qu'on veut bien instruire ,

Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le Professeur , avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites-maisons.

T O U T A B A S.

De quoi sert , je vous prie , une foule inutile
De chanteurs , de danseurs , qui montrent par la
ville ?

Un jeune homme en est-il plus riche quand il fait
Chanter re mi fa sol , ou danser un menuet ?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville , ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier ?
Qu'il sache , quand il perd , d'une ame non com-
mune ,

A force de savoir , rappeler sa fortune ?
Qu'il apprenne un métier qui , par de sûrs secrets ,
En le divertissant , l'enrichisse à jamais ?

G É R O N T E.

Vous êtes riche , à voir ?

T O U T A B A S.

Le jeu fait vivre à l'aise

Nombre d'honnêtes gens , fiacres , porteurs de
chaise ;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans ;
Des Gascons à souper dans les breians fideles ;
Des Chevaliers sans ordre ; & tant de Demoiselles
Qui , sans le lansquenet , & son produit caché ,
De leur foible vertu feroient fort bon marché ,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infailible ronde.

G É R O N T E.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain ,
On en voit tous les jours mille mourir de faim ,

Qui forcés à garder une longue abstinence ,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de-là que vient la beauté de mon art.
En suivant mes leçons , on court peu de hasard.
Je fais , quand il le faut , par un peu d'artifice ,
Du sort injurieux corriger la malice ;
Je fais dans un trictrac , quand il faut un sonnez ,
Glisser des dés heureux , ou chargés ou pipés ;
Et quand mon plein est fait , gardant mes avantages ,
J'en substitue aussi d'autres prudens & sages ,
Qui , n'offrant à mon gré que des as à tous coups ,
Me font , en un instant , enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Eh ! Monsieur Toutabas , vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUTABAS.

Où , Monsieur , s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras ,
Qui le long de vos reins....

TOUTABAS.

Monsieur , point de colere ;
Je ne fais point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE *le pousse.*

Maître juré filon , sortez de la maison !

TOUTABAS.

Non , je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi leçon ?

TOUTABAS.

Je veux , par mon savoir extrême ,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne fais qui me tient , tant je suis animé ,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en.

(Il le prend par les épaules.)

TOUTABAS.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante ,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, *le pousant tout-à-fait dehors.*
Sortiras-tu d'ici , vrai gibier de potence ?

S C E N E X I.

GÉRONTE, *seul.*

JE ne puis respirer , & j'en mourrai , je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait ; & , sans plus de mystère ,
Concluons son hymen , & finissons l'affaire.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

MON cœur seroit bien lâche , après tant de sermens ,

D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens.
Nérine , c'en est fait , pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer , ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi , parler pour Valere ? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais , pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes sens son air & son esprit ;
Car tu fais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit , lui , Madame ?

Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez moi, je connois le grimoire.
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venoit à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant
Que vous lui connoissiez ; que d'un ton pathétique,
(Elle se met à ses pieds.)

Il vous dît à vos pieds : « Non, charmante Angé-
lique ,

» Je ne veux opposer à tout votre courroux
» Qu'un seul mot : Je vous aime , & je n'aime que
vous.

» Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
» Vous ne dites rien ! vous détournez la vue !

(Elle se relève)

» Vous voulez donc ma mort ? Il faut vous conten-
ter. »

Peut-être en ce moment , pour vous épouvanter ,
Il se soufflettera d'une main mutinée ,
Se donnera du front contre une cheminée ,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colere
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà , grace au Ciel , bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point , tenez bon jusqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE , ANGÉLIQUE , NÉRINE.

LA COMTESSE.

ON dit par-tout , ma sœur , qu'un peu moins
prévenue ,
Vous épousez Dorante.

ANGÉLIQUE.

Où , j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valere est un vrai fou ,
Qui joueroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour , entre nous , étoit une foiblesse.
Il faut se dégager de ces attachemens ,
Que la raison condamne , & qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquer, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être un emporté joueur comme est Valere.

ANGÉLIQUE.

Je fais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? non. Dans ce dessein nos humeurs sont con-
formes.

NÉRINE.

Il a, ma foi ! reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant....

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.

On fait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez , ma sœur , avec cet air si doux ,
Ce maintien réservé , prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non , ma sœur ? Fais-je donc un grand
crime

De rallumer les feux d'un amour légitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant ,

Je portois son portrait ; & cette vive image

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage :

Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime
bien fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal , au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connoisseuse en maris , vous deviez mieux choisir.

Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oui , ma sœur , à lui-même.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous
aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime , lui ! s'il m'aime ? Ah ! quel aveugle-
ment !

On a certains attraits , un certain enjouement ,
Que personne ne peut me disputer , je pense.

ANGÉLIQUE.

Après un si long tems de pleine jouissance ,
Vos attraits sont à vous, sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur ;
Ce métal , en amour , est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage ,
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits ;
Et jamais , en aimant , je ne fis de faux frais.
Mes sentimens , ma sœur , sont différens des vôtres.
Si je connois l'amour , ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier , je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts :
Un Conseiller de robe , un Seigneur de finance ,
Dorante , le Marquis , briguent mon alliance ;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier ,
Je prétends à Valere offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon mérite , je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour.
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NÉRINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN
LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *à la Comtesse.*

LE Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis? Hé! non, non; il n'est pas sur mon compte.

SCENE IV.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,
NÉRINE.

LE MARQUIS, *se rajustant, à la Comtesse.*

JE suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas ,
Et j'y serois encor dans des peines mortelles ,
Si l'amour , pour vous voir , ne m'eût prêté ses
ailes.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant , sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout , je suis votre humble serviteur.
Mais , à vous parler net , sans que l'esprit fatigue ,
Près du sexe je fais me démêler d'intrigue.

(*Appercevant Angélique.*)

Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! Vraiment , c'est fort bien fait ,
Je vous fais gré d'avoir une sœur aussi belle ,
On la prendroit , parbleu ! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! On voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour , moi ? Non. Ma foi ! la Cour m'en-
nuie ;

L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir ,
Vous rencontrez le ruf. J'y pourrois m'agrandir ;
J'ai de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur de
France ;

Je joue , & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt , soudain je perds haleine.
Des fades complimens sur de grands mots montés ,
Ces protestations qui sont futilités ,
Ces serremens de mains dont on vous estropie ,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie ,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGÉLIQUE , au Marquis.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur
plaire :

Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste taux.
Moi ? j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver , dans un fauteuil , avec des citoyennes ,
Les pieds sur les chenets , étendus sans façons ,
Je pousse la fleurlette , & conte mes raisons.

Là toute la maison s'offre à me faire fête ;
Valet, fille de chambre, enfans, tout est honnête :
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit :
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

N É R I N E.

La maniere est facile ;

Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise :
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc ! petit badin, un peu de retenue ;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

N É R I N E.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
Et ce mot dit à cru lui cause une syncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? Qu'est-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-vous.

Parlez donc, parlez-donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

M ij

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGÉLIQUE.

Mais Valere vous aime ; & souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire ,

Valere ? Un autre ici conjointement soupire ?

Ah ! si je le savois , je lui ferois , morbleu !...

Où loge-t-il ?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS , *fait semblant de s'en aller ,
& revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit , ma Reine ?

Le droit de bienfaisance , avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort , & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on fait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou , Marquis , de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je fais ce que je dis , où le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment !...

Parlez.

LE MARQUIS.

J'en fais point prendre en main des trompettes ,
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Hé , ma sœur !

NÉRINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit , je suis discret :

Et fais , quand il le faut , oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu , je saurai de Valère
Quel est , en vous aimant , le but de ses desirs ,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

S C E N E V.

ANGELIQUE , LA COMTESSE , LE MARQUIS ,
NÉRINE , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS , *rendant un billet au Marquis.*

MON SIEUR , c'est de la part de la grosse Com-
tesse.

LE MARQUIS , *le mettant dans sa poche.*
Je le lirai tantôt,

(*Le Laquais sort.*)

M ij

S C E N E V I.

ANGÉLIQUE , LA COMTESSE , LE MARQUIS ,
NÉRINE , UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

CETTE jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

(*Le second Laquais sort.*)

S C E N E V I I.

ANGÉLIQUE , LA COMTESSE , LE MARQUIS ,
NÉRINE , UN TROISIEME LAQUAIS.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Encore ! Ah ! palfambleu ,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe .

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je viens de voir , Monsieur , cette femme de robe ,

Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir , sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit , je t'entends.

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune ,
De couleur de muraille ; & tantôt , sur la brune ,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier ,
Là...

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je fais.

(Il sort.)

SCENE VIII.

ANGELIQUE , LA COMTESSE , LE
MARQUIS , NÉRINE.

LE MARQUIS.

IL faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.
(à la Comtesse.)

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre , il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu , charmant objet ; à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

S C E N E I X.

LA COMTESSE , ANGÉLIQUE , NÉRINE.

NÉRINE , à la Comtesse.

CET homme là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE , à la Comtesse.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime ; & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle ;
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première....

S C E N E X.

VALERE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,
NÉRINE.

NÉRINE.

*J*E crois
Voir Valere.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
(à Valere.)

Cela marque un bon fond. Approchez, approchez;
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachés.

(à Angélique.)

Vous allez voir, ma sœur.

VALERE, à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur, Madame,

LA COMTESSE.

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !
(à Angélique.)

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore & n'adore que vous !
L'amour le trouble. Hé quoi ! Que faites-vous, Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, *à part.*Voici du *qui pro quo.*VALERE, *à Angélique.*

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE, *à Valere.*

Vous vous méprenez.

VALERE, *à la Comtesse.*

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique ;
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Cen'est donc pas pour moi que votre cœur soupire ?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur ; & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise !

VALERE.

Quelques civilités que l'usage autorise....

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amans trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE, *à la Comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, &....

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monfieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

(Elle fort.)

S C E N E X I.

VALERE, ANGELIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

ELLE connoît les gens.

VALERE.

Où, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Non, non ; laissez-moi faire.

V A L E R E .

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous préfère ?
Que sert à mon amour un si sincère aveu ?

Vous ne m'écoutez point , vous dédaignez mon feu :
De vos beaux yeux pourtant , cruelle, il est l'ouvrage.
Je fais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous réglez :
Mais....

A N G E L I Q U E .

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez , suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

N É R I N E , *bas à Angélique.*

Optimè.

V A L E R E .

Désormais, plein de votre tendresse ,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse :
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

A N G E L I Q U E , *d'un ton plus tendre.*

Non , ne vous présentez jamais devant mes yeux.

N É R I N E , *bas à Angélique.*

Vous mollifiez.

V A L E R E .

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux !
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

A N G E L I Q U E .

Je prends peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

N É R I N E ,

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie....

V A L E R E.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous, nous mettroit en crédit !

V A L E R E.

Vous le voulez ? Hé bien , il faut vous satisfaire ?
Cruelle ! il faut mourir.

(*Il veut tirer son épée.*)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous , Valere ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Hé bien ! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit ,
Nérine , qu'il viendrait se percer à ma vue ;
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amans sont fots !

V A L E R E.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux ,
Non , ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que par l'amour , désarmée , attendrie ,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux ,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine , qu'en dis-tu ?

Tome I.

N

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée

Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos
attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Où, je vous le promets,

Que la fureur du jeu sortira de mon ame,

Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme....

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encor, ingrat ! vouloir ce qu'il vous plaît.

Où, je vous rends mon cœur.

VALERE, *baissant la main d'Angélique.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,

Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.)

NÉRINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALERE.

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baissant.*

Que je le garde, ô Ciel ! le reste de ma vie...

Que dis-je ! je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon
cœur

Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

S C E N E X I I.

VALERE, *seul.*

EST-IL dans l'univers de mortel plus heureux ?
Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

S C E N E X I I I.

V A L E R E , H E C T O R .

H E C T O R ,

M O N S I E U R , je viens vous dire...

V A L E R E .

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire ;
Angélique m'a fait ce généreux présent.

H E C T O R .

Que les brillans sont gros ! Pour être plus content ,
Je vous amene encor un lénitif de bourse ,
Une usuriere.

V A L E R E .

Et qui ?

H E C T O R .

Madame la Ressource.

S C E N E X I V.

Madame LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR,

VALERE, *embrassant Madame la Ressource.*

HÉ! bon jour, mon enfant: tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

MAD. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage?
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour?

MAD. LA RESSOURCE.

Oh! Monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise,
Qui fais me mesurer justement à ma toise.

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas:
Mais pour moi, je n'ai point cette sorte manie;
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...

(*Elle pleure.*)

VALERE.

Quoi! Monsieur la Ressource est mort?

MAD. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.

N ij

(Bas à Valere.)

Au fait.

V A L E R E.

J'aurois besoin , Madame la Ressource ,
De mille écus.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Monfieur , disposez de ma bourse.

V A L E R E.

Je fais , bien entendu , mon billet au porteur.

H E C T O R.

Et je veux l'endosser.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

V A L E R E.

Je veux que tu le prennes.

Nous faisons ici bas des routes incertaines ;
Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avoit dit
Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Sur des gages , Monfieur ? c'est une médifance ;
Je fais que ce feroit bleffer ma conscience.
Pour des nantiffemens qui valent bien leur prix ,
De la vieille vaiffelle au poinçon de Paris ,
Des diamans ufés , & qu'on ne fauroit vendre ,
Sans rifquer mon honneur , je crois que j'en puis
prendre.

V A L E R E.

Je n'ai , pour te donner , vaiffelle ni bijoux.

H E C T O R.

Oh ! parbleu , nous marchons fans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien ! nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,

Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur !

Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! que nous sommes fous !

Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux.

Sans des nantiffemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre ?

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALERE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique

VALERE, *bas à Hector.*

Ecoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *bas à Valere.*

Ah ! que dites-vous-là ? Vous devez le garder.

VALERE, *bas à Hector.*

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

MAD. LA RESSOURCE.

Adieu. Quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE, *à Mad. la Ressource.*

(*bas à Hector.*)

Attendez donc. Tu fais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?

HECTOR, *bas à Valere.*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

VALERE, *bas à Hector.*

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces Joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MAD. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE, *à Mad. la Ressource.*

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

(*bas à Hector.*)

Je ferai de l'argent ; ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puisse arriver , nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas à Valere.*

Que peut dire Angélique, alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALERE, *bas à Hector.*

Et qui le lui dira ?

Dans une heure, au plus tard, nous irons le re-
prendre.

HÉCTOR, *bas à Valere.*

Dans une heure?

VALERE, *bas à Hector.*

Oui, vraiment.

HÉCTOR, *bas à Valere.*

Je commence à me rendre.

VALERE, *bas à Hector.*

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HÉCTOR, *bas à Valere, le considérant.*

Sur cette nippé-là vous auriez peu d'argent.

VALERE, *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours; je gagnerai sans doute.

HÉCTOR, *bas à Valere.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je fais que ce micmac ne vaut rien dans le fonds.

VALERE, *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.

(*à Madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.*)

Peut-on sur ce bijou, sans trop de complaisance...

MAD. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience.

Je vois des diamans qui répondent du prêt,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt.

Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource.

Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,

Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

MAD. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.

Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.

Adieu, Messieurs. Je suis toute à vous à ce prix.
(*Elle sort.*)

HECTOR, à *Mad. la Ressource.*

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.

S C E N E X V.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique ;
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R A N T E , N É R I N E.

D O R A N T E.

Q U E L est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire ?

N É R I N E.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux, sujet
de rire.

D O R A N T E.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

N É R I N E.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs,

D O R A N T E.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque pièce
qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta maîtresse ?

N É R I N E , *pleurant plus fort.*

Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion ;
et c'est à vous d'aller chercher condition.

D O R A N T E.

Que dis-tu ?

N É R I N E.

Qu'Angélique est une ame légère,
et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

D O R A N T E.

Quoique pour mon amour ce coup soit affommant ,
 Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
 Je fais que cet amant toute entière l'occupe :
 De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
 Et lorsque de ses feux je sens quelque retour ,
 Je dois tout au dépit , & rien à son amour.
 Je ne veux point , Nérine , éclater en injures ,
 Ni rappeler ici ses sermens , ses parjures ;
 Ainsi que mon amour , je calme mon courroux.

N É R I N E.

Si vous saviez , Monsieur , ce que j'ai fait pour
 vous !

D O R A N T E.

Tiens , reçois cette bague ; & dis à ta maîtresse
 Que , malgré ses dédains , elle aura ma tendresse ,
 Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

N É R I N E , *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez
 cœur,

SCENE I

S C E N E I I.

GÉRONTE , HECTOR , DORANTE , NÉRINE.

H E C T O R , à *Géronte*.

OUI , Monsieur , Angélique épousera Valere ;
Ils ont signé la paix.

G É R O N T E.

(à *Hector*.) (à *Dorante*.)

Tant mieux. Bon jour , mon frere...

Qu'est-ce ? Hé bien ! Qu'avez-vous ? Vous êtes
tout changé !

Allons , gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

D O R A N T E.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner ,
Mon frere , je prétends moins perdre que gagner.

G É R O N T E.

Voilà les sentimens d'un héros de *Cassandre*.
Entre nous , vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

D O R A N T E.

Non , je ne fus jamais jusques-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand à certain âge on veut se faire aimer ,
C'est un soin indiscret qu'on devoit réprimer.

G É R O N T E.

Je suis , en vérité , ravi de vous entendre :
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

N É R I N E.

Si l'on m'en avoit cru , tout n'en iroit que mieux.

D O R A N T E.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(Il sort.)

G É R O N T E.

Allez , consolez-vous ; c'est fort bien fait , mon
frere.

Adieu.

S C E N E I I I.

G É R O N T E , N É R I N E , H E C T O R.

G É R O N T E.

LE pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

N É R I N E *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

H E C T O R.

Moi ! j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !

S C E N E I V.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; & croit qu'en tout ceci
Vous voudrez-bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Cà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de
pere !

Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encor un jour plus tard nous étions ruinés.

GÉRONTE ;

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,

» Que Mathurin Gêronte auroit tantôt promis ,
 » Et promet maintenant de payer pour son fils. »

G É R O N T E.

Que je les paye ou non , ce n'est pas ton affaire.
 Lis toujours.

H E C T O R.

C'est , Monsieur , ce que je m'en vais faire.
 « Item , doit à Richard cinq cents livres dix sous ,
 » Pour gages de cinq ans , frais , mises , loyaux
 » coûts. »

G É R O N T E.

Quel est ce Richard ?

H E C T O R.

Moi , fort à votre service.
 Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
 D'un valet de joueur (*), je me suis de nouveau ,
 Donné celui d'Hector , du valet de carreau.

G É R O N T E.

Le beau nom !

H E C T O R.

C'est un nom d'une nouvelle espèce ,
 Qui part de mon esprit , fécond en gentillesse.
 « Secondement , il doit à Jérémie Aaron ,
 » Usurier de métier , Juif de religion...

*On trouve dans la première édition de cette Pièce
 les vers suivans.*

(*). Mon maître , de nouveau ,
 M'a mis celui d'Hector , du valet de carreau.

G É R O N T E.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angélique ,
 Pallas , du nom connu de la dame de pique.

G É R O N T E.

Tout beau ! n'embrouillons point , s'il vous plaît ,
les affaires.

Je ne veux point payer les dettes usuraires.

H E C T O R.

Hé bien ! soit. « Plus, il doit à maints particuliers ,
» Ou quidams , dont les noms , qualités & métiers
» Sont décrits plus au long avec les parties ,
» Ès assignations dont je tiens les copies ,
» Dont tous lesdits quidams , ou du moins peu s'en
» faut ,
» Ont obtenu déjà sentence par défaut ,
» La somme de dix mille une livre , une obole ,
» Pour l'avoir , sans relâche , un an , sur sa parole ,
» Habillé , voituré , coëffé , chaussé , ganté ,
» Alimenté , rasé , désaltéré , porté. »

G É R O N T E , *faisant sauter les papiers que tient*

Hector.

Désaltéré , porté ! Que le diable t'emporte ,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

H E C T O R , *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez , demain , pour vous trouver ,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

G É R O N T E.

La belle cour !

H E C T O R.

« De plus , à (*) Madame une telle ,
» Pour certaine maison que nous occupons d'elle ,

*On trouve les vers suivans dans la première édition
de cette Piece.*

(*) « Margot de la Plante ,
» Personne de ses droits usante & jouissante ,

O ij

» Sise vers le rampart , deux cents cinquante écus,
 » Pour parfait payement de cinq quartiers échus. »

G É R O N T E.

Quelle est cette maison ?

H E C T O R.

Monsieur , c'est un asyle
 Où nous nous retirons du fracas de la ville ;
 Où mon maître , la nuit , pour noyer son chagrin ,
 Fait entrer , sans payer , quelques quartauts de vin.

G É R O N T E.

Et tu prétends , bourreau ?....

H E C T O R , *tournant le rôle.*

Monsieur , point d'invectives.
 Voici le contenu de nos dettes actives :
 Et vous allez bien voir que le compte suivant,
 Payé fidèlement , se monte à presque autant.

G É R O N T E.

Voyons.

» Est dû loyalement deux cents cinquante écus,
 » Pour ses appointemens de deux quartiers échus. »

G É R O N T E.

Quelle est cette Margot ?

H E C T O R.

Monsieur , ... c'est une fille...
 Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

G É R O N T E.

Deux cents cinquante écus !

H E C T O R.

Ce n'est , ma foi , pas cher ;
 Demandez ; c'est , Monsieur , un prix fait en hiver.

H E C T O R.

« Premièrement , Isaac de la Serre »....

Il est connu de vous.

G É R O N T E.

Et de toute la terre.

C'est ce négociant , ce banquier si fameux.

H E C T O R.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre ,
Si bien connu de vous & de toute la terre ,
Ne nous doit rien.

G É R O N T E.

Comment !

H E C T O R.

Mais un de ses parens ,
Mort aux champs de Fleurus , nous doit dix mille
francs.

G É R O N T E.

Voilà certainement un effet fort bizarre !

H E C T O R.

Oh ! s'il n'étoit pas mort , c'étoit de l'or en barre !
« Plus , à mon maître est dû , du Chevalier Fijac ,
» Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

G É R O N T E.

Que dis-tu ?

H E C T O R.

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

G É R O N T E , *lui donnant un soufflet.*

Tiens , maraud ! le voilà ,

Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

H E C T O R.

Il ne voudra jamais prendre cette monnaie.

G É R O N T E.

Impertinent maraud ! va ; je t'apprendrai bien
Avecque ton triètrac...

H E C T O R.

Il a dix trous à rien.

S C E N E V.

H E C T O R, *seul.*

SA main est à frapper, non à donner, légère ;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

S C E N E V I.

V A L E R E, H E C T O R.

*Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans
son chapeau.*

H E C T O R, *à part.*

MAIS le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins & l'accueil avenant.

(*Haut.*)

Par votre ordre , Monsieur , j'ai vu Monsieur Gé-
ronte ,

Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu , chemin faisant , aussi Monsieur Dorante :
Morbleu ! qu'il est fâché !

V A L E R E , *comptant toujours.*

Mille deux cents cinquante.

H E C T O R , *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions ;
Cela va diablement hausser nos actions.

(*Haut.*)

J'ai vu pareillement , par votre ordre , Angélique ;
Elle m'a dit.....

V A L E R E , *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouis ,
J'aurois encor gagné plus deux cents louis.

H E C T O R .

Cette fille , Monsieur , de votre amour est folle.

V A L E R E , *à part.*

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

H E C T O R , *le tirant par la manche.*

Monsieur , écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique , & depuis fort long-tems.

V A L E R E , *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien , comment suis-je avec
elle ?

H E C T O R .

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur , qu'elle est
belle !

Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

V A L E R E , *avec distraction.*

A te dire le vrai , je n'en suis pas fâché.

H E C T O R .

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fonds , *ergo* plus de maîtresse.

V A L E R E .

Ah ! juge mieux , Hector , de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait , en te quittant , quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
Des parens , des enfans , une femme , un ménage ,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

H E C T O R .

Et le libertinage.

V A L E R E .

Hector , en vérité ,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable ,
Que celui d'un joueur ; sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie , Opéra , bonne chere , cadeaux ;
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatieres , bijoux ; sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

H E C T O R .

Et l'or devient à rien.

V A L E R E .

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre & l'invitent chez elles :

La porte , à son aspect , s'ouvre à deux grands battans ;

Là , vous trouvez toujours des gens divertissans ,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche ,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oisifs de métier , & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
Des Lucreces du tems , là de ces filles veuves ,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves ;
Des vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

H E C T O R.

D'accord ; mais quand on perd , tout cela vous ennuie.

V A L E R E.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent Marquis , le paisible Bourgeois.
La femme du Banquier , dorée & triomphante ,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là , sans distinction , on voit aller de pair ,
Le laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ;
Et quoiqu'un fort jaloux nous ait fait d'injustices ,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

H E C T O R.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant ,
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique ,
Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

V A L E R E.

Nous verrons.

H E C T O R.

Vous savez....

V A L E R E.

Je dois jouer tantôt.

H E C T O R.

Tirez-en mille écus.

V A L E R E.

Oh ! non , c'est un dépôt...

H E C T O R.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages ,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages

V A L E R E.

Quoi ! je te dois ?

H E C T O R.

Depuis que je suis avec vous ,
Je n'ai pas , en cinq ans , encor reçu cinq sous.

V A L E R E.

Mon pere te paiera , l'article est au mémoire.

H E C T O R.

Votre pere ? Ah ! Monsieur , c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours , quoiqu'il soit bien de
poids.

V A L E R E.

Va , j'examinerai ton compte un autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

H E C T O R.

Je vois votre Selliere :

Elle a flairé l'argent.

V A L E R E , *mettant promptement son argent dans
sa poche.*

Il faut nous en défaire

H E C T O R

H E C T O R.

Et Monsieur Galonier, votre honnête Tailleur.

V A L E R E.

Quel contre-tems !

S C E N E V I I.Madame ADAM, M. GALONIER, VALERE,
HECTOR.

V A L E R E.

J E suis votre humble serviteur.
Bon jour, Madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me
souviennne.

Madame A D A M.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

V A L E R E.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

Madame A D A M.

Oui, s'il vous plaît.

V A L E R E.

Je suis fort content de l'ouvrage,

(Bas à Hector.)

Il faut vous le payer.... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Tome I.

P

(Haut.)

Vous, Monsieur Galonier, quel sujet vous amène ?

M. GALONIER.

Je viens vous demander.....

HECTOR, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, à Valere.

Vous...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, à Valere.

Si...

HECTOR, à M. Galonier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, à Valere.

Je...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous cousez si mal...

Madame ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

Madame ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comp-
tant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

Madame ADAM.

Depuis long-tems cette somme m'est due.

V A L E R E.

Que je sois un maraud , déshonoré cent fois ,
Si l'on m'a vu toucher un fou depuis six mois.

H E C T O R.

Oui , nous avons tous deux , par pitié profonde ,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. G A L O N I E R.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est , Monsieur , sur le point d'accoucher.

Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

H E C T O R , à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi , du métier dont vous êtes ,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans :
Faites-moi des habits.

M. G A L O N I E R.

Seulement deux cents francs.

V A L E R E.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

H E C T O R.

S'il avoit quelques deniers comptans ,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Madame A D A M.

Mais quand faudra-t-il donc , Monsieur , que je revienne ?

V A L E R E.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que fait-on ?

H E C T O R.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. G A L O N I E R.

Pour moi je ne fors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

H E C T O R , *à part.*

Non , je ne vis jamais d'animal si tenace !

V A L E R E . .

Ecoutez , je vous dis un secret qui , je croi ,
 Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi.
 Je vais me marier tout-à-fait ; & mon pere
 Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

H E C T O R.

Pour le coup...

Madame A D A M.

Il me faut de l'argent cependant.

H E C T O R.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
 Montrez-nous les talons.

M. G A L O N I E R.

Monsieur , ce mariage
 Se fera-t-il bientôt ?

H E C T O R.

Tout au plus tôt. J'enrage.

Madame A D A M.

Sera-ce dans ce jour ?

H E C T O R.

Nous l'espérons. Adieu.

Sortez. Nous attendons la furure en ce lieu :
 Si l'on vous trouve ici , vous gâterez l'affaire.

Madame A D A M.

Vous me promettez donc ?...

H E C T O R.

Allez , laissez-moi faire.

Mad. ADAM, & M. GALONIER ensemble.

Mais , Monsieur...

H E C T O R , *les mettant dehors.*

Que de bruit ! Oh ! parbleu , détalcz.

S C E N E V I I I.

V A L E R E , H E C T O R.

H E C T O R , *riant.*

V O I L A des créanciers assez bien régalez.
Vous devriez pourtant , en fonds comme vous êtes...

V A L E R E.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

H E C T O R.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

S C E N E I X.

LE MARQUIS, TROIS LAQUAIS,
VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MAIS voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALERE.

C'est là le soupirant ?...

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *vers la coulisse.*

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.

Et vous, mes trois Laquais, éloignez-vous aussi :

Je suis *incognito*.

(*Les Laquais sortent.*)

S C E N E X.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, à Valere.

QUE prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS, à Valere.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez
Valere ?

VALERE.

Oui , Monsieur , c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis , parbleu , charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE , à Hector.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur...

VALERE.

Va-t-en : faut-il te le redire ?

SCENE XI.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

SAVEZ-VOUS qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS , à part.

Courage ; allons , Marquis , montre de la vigueur :
(Bas.) (Haut.)

Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville.
Et , si vous l'ignorez , sachez que je faufile
Avec Ducs , Archiducs , Princes , Seigneurs , Mar-
quis ,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;

Petits-maîtres de robe à courte & longue queue.
 J'évente les beautés & leur plais d'une lieue.
 Je m'érige aux repas en maître Architréclin;
 Je suis le chansonnier & l'arête du festin.
 Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue;
 Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tue :
 De cent jolis combats je me suis démêlé :
 J'ai la botte trompeuse & le jeu très-brouillé.
 Mes aïeux sont connus ; ma race est ancienne ;
 Mon trisaïeul étoit Vice-Baillif du Maine.
 J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau ,
 Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

V A L E R E.

On le voit à votre air.

L E M A R Q U I S.

J'ai, sur certaine femme ,
 Jeté, sans y songer, quelqu'amoureuse flamme.
 J'ai trouvé la matière assez sèche de soi ;
 Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
 Vous le croyez sans peine ; on est fait d'un modèle
 A prétendre hypothèque à fort bon droit sur elle ;
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours ,
 C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

V A L E R E.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

L E M A R Q U I S.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

V A L E R E.

Moi ?

L E M A R Q U I S.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,

Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

V A L E R E.

. C'est pure médifance ;
Je fais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

L E M A R Q U I S.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Il tremble. Savez-vous, Monsieur du lanquenet ,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

V A L E R E.

Je le fais.

L E M A R Q U I S.

Vous croyez , en votre humeur caustique ,
En agir avec moi comme avec l'as de pique ?

V A L E R E.

Moi , Monsieur ?

L E M A R Q U I S , *bas.*

Il me craint. (*Haut.*) Vous faites le plongeon ,
Petit noble à nasarde , enté sur sauvageon.

(*Valere enfonce son chapeau.*)

L E M A R Q U I S.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colere :
Mais...

V A L E R E , *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

L E M A R Q U I S.

Bon ! bon ! je ris.

V A L E R E.

Vos ris ne font point de mon goût ,
Et vos airs insoleus ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monfieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir fur le champ fi les Vice-Baillifs
Sont fi francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de
gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin eft tiré : Monfieur , il le faut boire.

LE MARQUIS , *criant.*

Ah ! ah ! je fuis bleffé.

S C E N E X I I.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, *accourant.*

Q UELS deffeins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! Monfieur , arrêtez.

LE MARQUIS, à Hector.

Laissez-moi donc.

HECTOR, au Marquis.

Tout beau !

VALERE, à Hector.

Cesse de le contraindre.

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, au Marquis.

Quel sujet...

LE MARQUIS, fièrement à Hector.

Votre maître a certains petits airs...

(Valere s'approche du Marquis.)

LE MARQUIS, effrayé, dit doucement.

Et prend mal-à propos les choses de travers.

On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chevre ; il met tout en déroute,

Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, au Marquis.

Mais encor, quel sujet ?

LE MARQUIS, à Hector.

Quel sujet ? moins que rien.

L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle..

HECTOR, au Marquis.

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.

Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,

Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?

Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS, à Hector.

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALERE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
C'est un bien que jamais on ne vous enviera :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle ;
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui , les droits sur le cœur ; mais sur la bourse , non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée dans
le fourreau.*

Je le savois bien , moi , que j'en aurois raison ;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulné-
raire ?

LE MARQUIS, *à Valere.*

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur ,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

S C E N E X I I I.

V A L E R E , H E C T O R.

V A L E R E.

V O I L A donc ce Marquis, cet homme dangereux?

H E C T O R.

Oui , Monsieur , le voilà.

V A L E R E.

C'est un grand malheureux !
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte.
Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le cœur , Hector , un bon pressentiment ;
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

H E C T O R.

Votre cœur est, Monsieur , toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis , c'est un faté matois.

V A L E R E.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

H E C T O R.

Tant va la cruche à l'eau...

V A L E R E.

Paix ! Tu veux contredire :
A mon âge , crois-tu m'apprendre à me conduire ?

H E C T O R.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour,

V A L E R E.

Non.

S C E N E X I V.**HECTOR, seul.**

IL m'en parlera peut-être à son retour.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valere n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs n'ompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'en-
chante;

Tu prendrois, pour l'éteindre, une peine impuissante.

Il est des nœuds formés sous des astres malins,

Qu'on chérit malgré soi Je cède à mes destins.

La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire.

Je vois le bon parti; mais je prends le contraire.

Q ij,

NÉRINE.

Hé bien ! Madame, soit ; contentez votre ardeur ,
 J'y consens. Acceptez pour époux un joueur ,
 Qui , pour porter au jeu son tribut volontaire ,
 Vous laissera manquer même du nécessaire ;
 Toujours triste ou fougueux , pestant contre le jeu ,
 Ou d'avoir perdu trop , ou bien gagné trop peu.
 Quel charme qu'un époux , qui , flattant sa manie ,
 Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
 Prend pour argent comptant , d'un usurier fripon ,
 Des singes , des pavés , un chantier , du charbon ;
 Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
 Aux bijoux de sa femme , ou bien à sa vaisselle ;
 Qui va , revient , retourne , & s'use à voyager
 Chez l'usurier , bien plus qu'à donner à manger ;
 Quand , après quelque tems , d'intérêt surchargée ,
 Il la laisse où d'abord elle fut engagée ,
 Et prend , pour remplacer les meubles écartés ,
 Des diamans du temple , & des plats argentés ;
 Tant que , dans la fureur n'ayant plus rien à vendre ,
 Empruntant tous les jours , & ne pouvant plus rendre ,
 Sa femme signe enfin , & voit , en moins d'un an ,
 Ses terres en décret , & son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
 L'événement souvent confond la prévoyance.
 Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime , aimera ;
 Et quiconque a joué , toujours joue , & jouera.

Certain Docteur l'a dit , ce n'est point menterie.
Et , si vous le voulez , contre vous je parie
Tout ce que je possède , & mes gages d'un an ,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

S C E N E I I.

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant ! En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu'il soit , je réponds de son cœur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point-là , maraud ! ce que l'on te demande.

HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non , demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu,
Où , courant le hasard...

HECTOR.

Parlez mieux , je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à *Hector*.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent?

HECTOR.

Oh! ma foi,

Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, hé bien, tu vois!

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE.

Il joueroit donc?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame,
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame :
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à *Angélique*.

Hé bien! ai-je raison?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi!...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?

Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!
Il fait que l'homme est foible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ton maître joueroit au mépris d'un serment?

H E C T O R.

C'est la dernière fois, Madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, & d'estoc & de taille ;
Il se défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion ,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste ;
De sa bourse expirante il ramassoit le reste :
Et paroissant encor plus grand dans son malheur ,
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

N É R I N E.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

H E C T O R.

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence
Appeller du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve ; & je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

N É R I N E.

Hé bien ! Madame, hé bien ! êtes-vous satisfaite ?

H E C T O R.

Les partis sont aux mains ; à deux pas on se bat,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

S C E N E I I I.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous l'entendez, Madame, après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle passion;
Cédez à votre étoile, épousez-le. J'enrage,
Lorque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient....

ANGÉLIQUE.

Ah! sortons de ces lieux :
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

S C E N E I V.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NERINE.

DORANTE, à Angélique qui sort.

HÉ quoi! vous me fuyez? Daignez au moins
m'apprendre....

S C E N E V.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

ET toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?

Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NÉRINE.

Non, Monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

S C E N E V I.

DORANTE, *seul*.

O

CIEL ! ce trait me désespère.

Je veux approfondir un si cruel mystère.

(Il va pour sortir.)

S C E N E V I I.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

O U courez-vous , Dorante ?

DORANTE , *à part.*

O contre-tems fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux ,

J'ai deux mots à vous dire ; & votre ame contente...

Mais non , retirez-vous ; un homme m'épouvante.

L'ombre d'un tête-à-tête , & dedans & dehors ,

Me fait , même en été , frissonner tout le corps.

DORANTE , *allant pour sortir.*

J'obéis....

LA COMTESSE.

Revenez Quelque espoir qui vous guide ,

Le respect à l'amour saura servir de bride ,

N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En ce tems les amans

Près du sexe d'abord sont si gesticulans.

Quoiqu'on soit vertueuse , il faut telle paroître ;

Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux ;
Et si je n'avois pas une vertu sévère ,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère ,
Je pourrois bien.... Mais non , je ne puis vous ouïr ;
Si vous continuez , je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air fournis & tendre,
Ne feront que m'aigrir , au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse , il faut la supprimer.
Je ne puis , en un mot , me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame , en vérité , je n'en ai nulle envie ,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà , je vous l'avoue , un fort sot compliment.
Me trouvez-vous , Monsieur , femme à manquer
d'aimant ?

J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! vous le prenez là sur un fort joli ton ,
En vérité !

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon !

DORANTE.

Le respect....

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place ;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me negliger ,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaissant visage !

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais Monsieur le Marquis , qui paroît en ces lieux ,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, seule.

JE suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti ,
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCENE IX.

S C E N E I X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A MON bonheur enfin, Madame, tout conspire :
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je suis & serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai ferré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palfambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

Tome I.

R

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ai l'ame ravie.
 Vous ne connoissez pas , Marquis , tout votre mal ;
 Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire ,
 Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
 Vous n'avez qu'à nommer....

LA COMTESSE.

Non , non , je ne veux pas
 Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure ,
 Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure ;
 Qui bâtit un palais sur lequel on a mis
 Dans un grand marbre noir , en or , l'Hôtel Damis ;
 Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte
 Bureau du pied-fourché , chair salée & chair morte ;
 Qui , dans mille portraits , expose ses aïeux ,
 Son pere , son grand-pere , & les place en tous lieux ;
 En sa maison de ville , en celle de campagne ,
 Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne ,
 Et de ceux de Poitou , d'autant que , pour certain ,
 L'un s'appelloit Champagne , & l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur , cet Adonis de robe ,
 Ce Docteur en soupers , qui se tait au Palais ,
 Et fait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
 Qui juge sans appel sur un vin de Champagne ,
 S'il est de Reims , du Clos , ou bien de la Montagne ;

Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé ?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante; & j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Hé ! parbleu, vous deviez m'avertir ;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.

Je ne suis pas méchant ; mais, sans bruit, sans
scandale,

Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

R ij

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même ; * & je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends ,
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement , je vous en félicite ,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite ,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

*On trouve les vers suivans dans la premiere édition
de cette piece..*

*, assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour le mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous prétendriez , si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi ! l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime, pour s'aimer tout autant que l'on peut :
Le mariage suit, & vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur... &c.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fideles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

S C E N E X.

LE MARQUIS, *seul.*

HÉ bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le seroit à moins. Allons, saute Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour,
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute Marquis.
La Nature, le Ciel, l'Amour & la Fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;

Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danfes, ris, mieux qu'on ne fit jamais :
Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles ,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du sexe tu vins , tu vis & tu vainquis ;
Que ton fort est heureux !

S C E N E X I.

H E C T O R , L E M A R Q U I S .

L E M A R Q U I S .

*A*LLONS , saute Marquis.

H E C T O R .

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte !
Hé quoi ! Monsieur, tout seul vous sautez de la sorte ?

L E M A R Q U I S .

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

H E C T O R .

Mon maître , qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur , si vous voulez.

L E M A R Q U I S .

Que dis-tu là ? Ton maître !

H E C T O R .

Où , Monsieur , à l'instant vous l'allez voir paroître.

L E M A R Q U I S .

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter :
Pour cause , nous devons tous deux nous éviter,

Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable ;
Il manque de respect pour les Vice-Baillifs ,
Et nous aurions du bruit. Allons, faite Marquis.

S C E N E X I I.

H E C T O R, *seul.*

ALLONS, faite Marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce tems,
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
Je ris ; & cependant mon maître à l'agonie
Cède en un lanfquenet à son mauvais génie.

S C E N E X I I I.

V A L E R E, H E C T O R.

H E C T O R.

LE voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

V A L E R E.

Non, l'enfer en courroux, & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin ! de tes coups redoublés ;

Je n'ai plus rien à perdre , & tes vœux sont comblés.
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime ,
 Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

HECTOR , à part.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est dévoré ;
 Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravatte.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort & son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice ,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris ,
 Vingt fois le coupe-gorge , & toujours ptemier pris !
 Réponds-moi donc , bourreau ?

HECTOR.

Mais , ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel , ta malice a bien su triompher ;
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis , je puis tout entreprendre ;
 Confus , désespéré , je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous , vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez , Monsieur , acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrase !

Ah ! charmante Angélique , en l'ardeur qui m'em-
 brase ,

A vos seules bontés je veux avoir recours :

Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?

Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

H E C T O R , à part.

Notre bourse est à fond, &, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

V A L E R E.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

V A L E R E , assis.

Va me chercher un livre.

H E C T O R.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

V A L E R E.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu , prends dans ma bibliothèque.

H E C T O R sort , & rentre , tenant un livre.
Voilà Sénèque.

V A L E R E.

Lis.

H E C T O R.

Que je lise Sénèque ?

V A L E R E.

Oui. Ne fais-tu pas lire ?

H E C T O R.

Hé ! vous n'y pensez pas ,
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

V A L E R E.

Ouvre, & lis au hasard.

H E C T O R.

Je vais le mettre en pièces.

Lis donc.

VALERE.

HECTOR *lit.*

« CHAPITRE VI. *Du mépris des richesses.*

» La fortune offre aux yeux des brillans mensongers :

» Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers ;

» Leur possession trouble , & leur pette est légère :

» Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »

Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent ,

Il avoit , comme vous , perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'élève.

(*Il s'affied.*)

Des mouvemens de rage. Allons , poursuis , achève.

HECTOR.

« L'or est comme une femme ; on n'y sauroit toucher ,

» Que le cœur , par amour , ne s'y laisse attacher.

» L'un & l'autre , en ce tems , si-tôt qu'on les manie ,

» Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »

N'ayant plus de maîtresse , & n'ayant pas un sou ,

Nous philosopherons maintenant tout le soul.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre ,

Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

» Que faut-il...

VALERE.

Je bénis le sort & ses revers ,

Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.

Finis donc.

H E C T O R. _

» Que faut il à la nature humaine ?

» Moins on a de richesse , & moins on a de peine.

» C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »

Que ce mot est bien dit ! & que c'est bien penser !

Ce Sénèque , Monsieur , est un excellent homme.

Etoit-il de Paris ?

V A L E R E.

Non , il étoit de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier !

H E C T O R.

Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur le fumier.

V A L E R E.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :

J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de
vivre ,

La rivière , le feu , le poison & le fer.

H E C T O R.

Si vous vouliez , Monsieur , chanter un petit air ;

Votre maître à chanter est ici : la musique

Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

V A L E R E.

Que je chante !

H E C T O R.

Monsieur. .

V A L E R E.

Que je chante , bourreau !

Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau

Qui pour moi désormais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.

Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor ;
 Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,
 Difiez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

S C E N E . X I V .

GÉRONTE, VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, contraignez-vous ; j'apperçois votre
 pere.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils , criez-vous donc si fort ?
 (à Hector.)

Est-ce toi , malheureux , qui causes ce transport ?

VALERE.

Non pas , Monsieur.

HECTOR, à Géronte.

Ce sont des vapeurs de morale
 Qui nous vont à la tête , & que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui , Monsieur : maintenant
 Que nous ne jouons plus , notre unique ascendant
 C'est la philosophie , & voilà notre livre ;
 C'est Sénèque.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Tant mieux. Il apprend à bien vivre ;
Son livre est admirable & plein d'instructions ,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses ,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ,
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora ,
Et que , lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans
nos ames...

Ah ! que ce livre-là connoissoit bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de tems est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, Monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, à Valere.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience ,
Pour vous dire, mon fils , que votre hymen s'avance.
Je quitte le Notaire , & j'ai vu les parens ,
Qui , d'une & d'autre part, me paroissent contens.
Vous avez vu , je crois , Angélique ? & j'espère
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor, mon pere,
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment pour un amant ,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que , charmé de ce nœud , dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment , & l'embrasser...

H E C T O R , à G é r o n t e .

Tout doux !

Monsieur fera cela tout aussi que-bien vous.

V A L E R E , à G é r o n t e .

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie ,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

S C E N E X V .

G É R O N T E , H E C T O R .

H E C T O R .

IL vous plaira toujours d'être memoratif
D'un papier que tantôt , d'un air rébarbatif ,
Et même avec scandale...

G É R O N T E .

Oui-da ! laisse-moi faire ;

Le mariage fait , nous verrons cette affaire.

H E C T O R .

J'irai donc , sur ce pied , vous visiter demain.

SCENE XVI.

GÉRONTE, *seul.*

GRACES au Ciel, mon fils est dans le bon chemin ;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un pere est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.**DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.****DORANTE.**

HÉ ! Madame , cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point , armé contre votre inconstance ,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux ,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais , loin de condamner votre cœur inconstant ,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage , d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi ;
J'en prévois les dangers ; mais un fort tyrannique..

DORANTE.

Votre cœur est hardi , généreux , héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir ,
Et vous ne laissez pas , Madame , d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur, & ne veux pas qu'on dise
Que vous ayiez sous moi fait pareille sottise.
Valere est un indigne ; & , malgré son serment ,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse ,
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les
éteindre.
Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse ; & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

S C E N E I I.

Mad. LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE,
DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, & qui fait en secret,
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ;
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs,

DORANTE , à *Mad. la Ressource*.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir , dans le silence..

NÉRINE.

Bon , bon ! tous les filoux font de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE , à *Mad. la Ressource*.

Montrez-nous votre écrin.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.

Regardez ce brillant ; je vais en faire affaire

Avec & pardevant un Conseiller-Notaire.

Pour certaine chanteuse on dir qu'il en tient-là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque'acte à l'Opéra.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE , ANGÉLIQUE , DORANTE ,
NÉRINE , Madame LA RESSOURCE.

NÉRINE.

MAIS voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE.

Non , non , sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à *Angélique*.

Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous
plaire,

Puisqu'avant moi pour vous vous avez su le faire

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut réparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE
DORANTE, Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, à *la Comtesse*.

CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Ma-
dame,

Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame
Vous ferez, par ma foi ! Marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE, *à part.*

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monfieur, je fuis ravie
De m'unir avec vous le refte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me fuffit.

LE MARQUIS.

Je le fuis du déluge.

Mad. LA RESSOURCE, *à part.*

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faifant avec moi cette heureufe alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en
France

Ne tirera de vous, fi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.

(*appercevant Madame la Reffource.*)

Vous verrez fi je ments. Ah ! vous voilà, Madame ?
(*à la Comteffe.*)

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, *au Marquis.*

Vous la connoiffez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne fais ce que c'est.

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah ! je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous réfoudrez - vous, Monfieur le Gen-
tilhomme,

Fait du tems du déluge, à me payer ma fomme,
Mes quatre cents écus, prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux , aux yeux de tous , vous en faire avanie ,
A toute heure , en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé ! vous rêvez m'amic.

Mad. LA RESSOURCE.

Voilà le grand merci d'obliger des ingrats ,
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas....
Baste....

LA COMTESSE , à *Mad. la Ressource*.

Parlez , parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non , non , il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS , à *part*.

Ah ! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet , sans moi ,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NÉRINE.

Quoi ! Monsieur le Marquis ...

Mad. LA RESSOURCE.

Lui , Marquis ! C'est l'Epine.
Je suis Marquise donc , moi , qui suis sa cousine ?
Son pere étoit Huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

(à *part*.)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens !

MAD. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas Huissier ? Qu'il t'en sou-
vienne.

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine,

NÉRINE.

Votre père étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

MAD. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris, en guêtres, par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le fait, mon père étoit
Huissier,

Mais Huissier à cheval ; c'est comme Chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme :
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ;
Et jamais tant d'appas....

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent !

LE MARQUIS.

Insolent ! moi, qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire couche !

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux ! porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui ! l'on agit de même avec les gens de Cour !

On reconnoît si mal le rang & le mérite !
J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talens acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons , faute Marquis.
(*Il sort.*)

S C E N E V.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

JE n'y puis plus tenir , ma sœur , & je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez , taillez , rognez , je m'en lave les mains.
Déformais, pour toujours, je renonce aux humains.

S C E N E V I.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE,
Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !

Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :

J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NÉRINE.

NÉRINE.

Vous auriez , par ma foi ! bien affaire à Paris.
Il est tant de Traitans qu'on voit , depuis la guerre ,
En modernes Seigneurs sortir de dessous terre ,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achete un Marquisat.

ANGÉLIQUE, à Mad. la Ressource.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière ?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis
voir ,
Madame se marie.

NÉRINE.

Oui , vraiment , dès ce soir.

Mad. LA RESSOURCE, fouillant
dans sa poche.

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, le lui arrachant.

Oh ! je suis curieuse ; il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros ! Ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je , grands Dieux ? Quelle surprise
extrême !

Aurois-je la berlue? Hé! ma foi, c'est lui-même.
Ah!....

(Elle fait un grand cri.)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc Nérine? & te trouves-tu mal?

NÉRINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait! Es-tu folle?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine; c'est lui-même:
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur ex-
trême

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre portrait! il est à moi, sans vous déplaire;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGÉLIQUE.

Juste Ciel!

NÉRINE.

Le fripon!

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, & je prétends l'avoir.

DORANTE, *à Mad. la Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :

C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, *à Angélique.*

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier ,

Étant encore amant ; il vous vendra , Madame ,

A beaux deniers comptans , quand vous serez sa
femme.

(*à Mad. la Ressource.*)

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas ,

De grace , éloignez-vous , & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi....

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE, *se retirant au fond
de la Scène.*

Lorsque je le verrai , j'en serai plus certaine.

S C E N E V I I.

VALERE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR,
NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE *au fond du*
Théâtre.

VALERE.

QUEL bonheur est le mien ! Enfin voici le jour ,
Madame , ou je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais , Ciel ! quelle tristesse ,

Nérine , a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, Monsieur , tantôt haut , tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi ! changer si-tôt !

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point , Valere ,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur ,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme & me rassure !

NÉRINE , *à part.*

Tu ne seras heureux , par ma foi ! qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait , sans crainte de rival ,
Doit , avec la copie , avoir l'original.

VALERE.

Madame , en ce moment , que mon ame est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti , Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.

Votre bouche , Madame , a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR , *bis à Valere.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valere , vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

J'aimais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc , sans attendre ,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALERE , *fouillant sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle : en voyant de mon amour ce gage ,
Il joueroit , à vos yeux , un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire ,
Le triomphe est trop beau , pour n'en pas faire
gloire.

V A L E R E , *fouillant toujours dans sa poche.*
 Puisque vous le voulez , il faut vous le chercher :
 Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
 Vous voulez un témoin . il faut vous satisfaire.

H E C T O R , *apercevant Mad. la Ressource.*
 Ah ! nous sommes perdus , j'aperçois l'usurière.

V A L E R E .

(à Hector.)

C'est votre faute , si... Qu'as-tu fait du portrait ?

H E C T O R .

Du portrait ?

V A L E R E .

Oui , maraud ! parle , qu'en as-tu fait ?

H E C T O R , *tendant la main par derriere , dit
 bas à Mad. la Ressource.*

Madame la Ressource , un moment sans paroître ,
 Prêtez nous notre gage.

V A L E R E .

Ah ! chien ! Ah ! double traître !

Tu l'as perdu.

H E C T O R .

Monfieur...

V A L E R E , *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas...

H E C T O R , *à genoux.*

Ah ! Monfieur , arrêtez , & ne me tuez pas.

Voyant dans ce portrait Madame si jolie ,
 Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

V A L E R E .

Tu l'a mis chez un peintre ?

H E C T O R .

Oui , Monfieur.

V A L E R E.

Ah ! maraud !

Va , cours me le chercher , & reviens au plus tôt.

D O R A N T E , *montrant le portrait.*Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre.
Le voici.H E C T O R , *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre !

Ah ! carogne !

V A L E R E , *à Angélique.*

Le peintre...

A N G É L I Q U E , *à Valere.*

Avec de vains détours ,

Ingrat ! ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

V A L E R E.

Madame , en vérité , de telles épithetes

Ne me vont point du tout.

A N G É L I Q U E.

Perfide que vous êtes !

Ce portrait , que tantôt je vous avois donné

Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;

Malgré tous vos sermens , parjure ! à la même
heure ,

Vous l'avez mis en gage !

V A L E R E.

Ah ! qu'à vos yeux je meure. A

A N G É L I Q U E.

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœurlâche.H E C T O R , *bas à Valere.*

Nous devons tantôt le dégager ;

Et , contre mon avis , vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats , moi , je ne suis point la cause ;
Et je prétends avoir mon portrait , s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder ; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE,
NÉRINE, Mad LA RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, à *Angélique*.

QUE mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son cœur ressent , je crois , le même empresse-
ment.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi , mon frere.
Vous prenez , croyez-moi , comme il faut cette
affaire ;
Et l'hymen de Madame , à vous en parler net ,
N'étoit , en vérité , point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, à Angélique.

Le Notaire en ce lieu va se rendre ;

Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh ! par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un
rat ;

Et le Notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse

De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;

Mais la fureur du jeu dont il est possédé ,

Pour mon portrait enfin son lâche procédé ,

Me font ouvrir les yeux ; & , contre mon attente ,

En ce moment , Monsieur, je me donne à Dorante.

(à Dorante.)

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux

Que vous vouliez encor ..

GÉRONTE, à Hector.

Parle , toi , si tu veux ;

Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh ! par ma foi , je n'ose ;

Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis , sans réflexion ,

Le portrait de Madame , une heure , en pension

(*Montrant Mad. la Ressource.*)

Chez cette chienne-là , que Lucifer confonde ,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

G É R O N T E.

Sans vouloir davantage ici l'interroger ,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi , va , je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir , après cette action ,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il sort.*)

S C E N E I X.

ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE, NÉRINE ,
Madame LA RESSOURCE, HECTOR.

H E C T O R.

LE beau présent de nocce !

ANGÉLIQUE , à Valere , donnant la main à
Dorante.

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse ,
Et si vous conservez aussi mal les présens ,
Vous ne ferez , je crois , fortune de long tems.

Mad. LA RESSOURCE , à Dorante.
Et mon portrait , Monsieur , vous plaît-il me le
rendre ?

D O R A N T E.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre ;

Ni toi , Nérine , aussi. Suivez-moi toutes deux.
(à Valere.)

Quelqu'autrefois , Monsieur , vous serez plus heureux.

(Il sort.)

S C E N E X.

Mad. L A R E S S O U R C E , V A L E R E ,
N É R I N E , H E C T O R.

Mad. L A R E S S O U R C E , *faisant la révérence*
à Valere.

EN toute occasion soyez sûr de mon zele.
(Elle sort.)

H E C T O R , à Mad. la Ressource.

Adieu , tison d'enfer , fesse-Mathieu femelle.

S C E N E X I.

NÉRINE, VALERE, HECTOR.

NÉRINE, à Valere.

GRACE au Ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.
(Elle sort, en lui faisant la révérence.)

SCENE XII & derniere.

VALERE, HECTOR.

(Hector fait la révérence à son maître, & va pour sortir.)

VALERE.

OÙ vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliotheque
Prendre un livre, & vous lire un traité de Sénèque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector ; & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE CARNAVAL
DE VENISE,
BALLET

En trois Actes, avec un Prologue.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN ORDONNATEUR.

MINERVE.

Un Suivant de la Danse.

Un Suivant de la Musique.

Chœur d'Ouvriers.

Troupe de Génies qui président aux Arts.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Salle où l'on doit donner un Spectacle : tout y est encore en désordre : le lieu est plein de morceaux de bois & de décorations imparfaites , & l'on y voit quantité d'ouvriers qui travaillent pour mettre tout en état.

SCENE PREMIERE.

UN ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

L'ORDONNATEUR.

HÂTEZ-VOUS , préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous , préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des momens précieux.

L'ORDONNATEUR.

Redoublez vos efforts , dépêchez , le tems presse ;
Tout accuse votre lenteur ;

On ne peut travailler avec assez d'ardeur ,
Quand au plaisir on s'intéresse.

Hâtez-vous , préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous , préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des momens précieux.

V H

L'ORDONNATEUR,
 Quelle Divinité s'empresse
 A descendre des Cieux ?
 Minerve paroît à nos yeux.

S C E N E I I.

MINERVE, L'ORDONNATEUR, CHŒUR
 D'OUVRIERS.

MINERVE.

JE quitte sans regret la demeure immortelle,
 Pour venir, en ce jour,
 Dans une aimable Cour,
 Partager les plaisirs d'une fête nouvelle.

Mais quel désordre affreux régné de toutes parts ?

Quelle main téméraire

Ote à ces lieux leur éclat ordinaire ?

Est ce ainsi qu'on prétend mériter mes regards ?

L'ORDONNATEUR.

Par nos soins empressés, par notre diligence,
 Nous allons satisfaire à votre impatience.

Hâtez-vous, préparez ces lieux ;

Ne perdez pas des momens précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;

Ne perdons pas des momens précieux.

MINERVE.

Pour attirer les yeux d'un grand Prince que j'aime,

Vos soins me paroissent trop lents ;
Retirez-vous , Ministres négligens.
Je prétends m'employer moi-même.

Accourez , Dieux des Arts ; embellissez ces lieux ;
Qu'à ma voix votre ardeur réponde :
Servez le fils du plus grand Roi du monde ;
C'est un emploi digne des Dieux.

S C E N E I I I.

Les Divinités qui président aux Arts, la Musique, la Danse, la Peinture, l'Architecture, &c. viennent à la voix de Minerve, avec leurs Suivans, & élèvent un Théâtre magnifique.

L E C H Œ U R.

SERVONS le fils du plus grand Roi du monde ;
C'est un emploi digne des Dieux.

Entrée des Génies qui président aux Arts.

U N S U I V A N T *de la Musique.*

Qu'Amour dans nos fêtes
Fasse des conquêtes ;
Où ce Dieu n'est pas,
Trouve-t-on des appas ?
Venez , cœurs sensibles ,
Dans ces lieux paisibles ;
Il garde pour vous
Les plaisirs les plus doux.

Qu'amour , &c.

Il cause des larmes ,
Des soins , des alarmes ,
Mais ses biens parfaits
Nous vengent de ses traits.

Qu'amour , &c.

L'ORDONNATEUR.

Les Dieux seuls en ce jour auront-ils l'avantage
De divertir le Maître de ces lieux ?
Entre les Mortels & les Dieux ,
Il faut que ce bien se partage.

L'ORDONNATEUR , *un Suivant de la Musique & un Suivant de la Danse , ensemble.*

Joignons nos voix , nos jeux & nos desirs ;
Que l'on donne aux mortels le soin de ses plaisirs ,
Et dans le Temple de Mémoire
Les Dieux prendront soin de sa gloire.
(*Les Génies des Arts recommencent leur Danse.*)

MINERVE.

Jeunes cœurs , échappés à la fureur de Mars ,
Venez , venez de toutes parts
Faire au champ de l'Amour les moissons les plus
belles ;
Venez vous délasser de vos travaux guerriers ;
Faites ici des conquêtes nouvelles :
Les myrthes quelquefois valent bien les lauriers.

Célébrez un Roi plein de gloire ;
Ses travaux vous ont fait un repos précieux :
Mille exploits éclatans consacrent sa mémoire ;
Il fait à ses drapeaux enchaîner la victoire ;
La paix descend pour lui des Cieux.

LE CHŒUR.

Célébrons un Roi plein de gloire ;
Ses travaux nous ont fait un repos précieux :
Mille exploits éclatans consacrent sa mémoire ;
Il fait à ses drapeaux enchaîner la Victoire ;
La Paix descend pour lui des Cieux.

MINERVE.

Vous qui suivez mes pas , remplissez mon attente ;
Montrez, par les attraits d'un spectacle pompeux ,
Tout ce que Venise a de jeux
Dans la saison la plus charmante.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA PIÈCE.

L É A N D R E , Cavalier François , Amoureux
d'Isabelle.

I S A B E L L E , Vénitienne , Amante de Léandre.

L É O N O R E , Vénitienne , Amante de Léandre.

R O D O L P H E , Noble Vénitien , Amoureux
d'Isabelle.

Troupe de Bohémiennes , d'Arméniens & d'Es-
pagnols.

L A F O R T U N E.

Troupe de Joueurs de différentes Nations , Sui-
vans de la Fortune.

Troupe de Castellans & de Barqueroles.

L E C A R N A V A L.

Troupe de Masques.

LE CARNAVAL DE VENISE, BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Place S. Marc de Venise.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, seule.

J'AI fait l'aveu de l'ardeur qui m'enflamme,
L'Amour a vaincu la fierté ;
Cet aveu , qui m'a tant coûté ,
D'un nouveau trouble agite encor mon ame.

Amour , toi qui peux tout charmer ,
Pourquoi faut-il , sous ton empire ,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer ,
Et qu'on souffre tant à le dire ?
Je cherche en vain de toutes parts ;
Léandre ne vient point s'offrir à mes regards.

238 *Le Carnaval de Venise,*

Depuis qu'il connoît ma foiblesse ,
Je ne vois plus le même empressement.
Hélas ! ce qui devoit animer un amant ,
Fait bien souvent expirer sa tendresse.

Amour , toi qui peux tout charmer ,
Pourquoi faut-il sous ton empire ,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer ,
Et qu'on risque tant à le dire ?

Isabelle paroît , un soudain mouvement
Augmente ma crainte fatale.

Ciel ! n'est-ce point une rivale ?

Ah ! qu'un cœur amoureux est jaloux aisément !

S C E N E I I.**ISABELLE, LÉONORE.****ISABELLE.**

DANS ces beaux lieux, où tout enchante,
Je viens donner quelques momens
Aux jeux, aux spectacles charmans
Qu'ici la saison nous présente.

LÉONORE.

Dans ces spectacles, dans les jeux,
Ce n'est point cet éclat pompeux
Qui toujours nous attire;
Sous ce prétexte, dans ces lieux,
L'amour prend soin de nous conduire,
Pour y voir quelque objet qui nous plaît encor
mieux.

ISABELLE.

Je ne veux point faire un mystère
De l'amour qui peut m'engager;
J'aime un jeune Étranger,
Et je cherche en ces lieux l'objet qui m'a su plaire.

LÉONORE.

A vous faire un pareil aveu
Cette confiance m'engage,
Et pour un Étranger j'ai senti naître un feu
Que son cœur avec moi partage.
De ses tendres regards je me sens enchanter.

ISABELLE.

A ses discours flatteurs je n'ai pu résister.

240 *Le Carnaval de Venise,*

L É O N O R E.

Il m'aime d'une ardeur extrême ;
Il m'a juré de m'aimer constamment.

I S A B E L L E.

Le tendre amant que j'aime
M'a fait cent fois même serment.

L É O N O R E.

Apprenez-moi le nom de cet amant fidèle.

I S A B E L L E.

Nommez-moi cet objet de votre amour nouvelle.

Ensemble.

C'est Léandre. Qu'entends-je ? Ô Dieux !

L É O N O R E.

Le perfide !

I S A B E L L E.

L'ingrat !

L É O N O R E.

Il faut briser nos nœuds ;
Que mon dépit fasse éclater le vôtre ;
Il nous abuse l'une ou l'autre.

I S A B E L L E.

Peut être que l'ingrat nous trompe toutes deux.

L É O N O R E.

Il vient, pénétrons dans son ame
Le secret de sa flamme.

SCENE III.

S C E N E I I I.

LÉANDRE, ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE, à Léandre.

P
UIS-JE croire que votre cœur
Pour un autre que moi soupire ?

LÉONORE, à Léandre.

Ingrat ! ne m'a-tu pas mille fois osé dire
Que tu brûlois pour moi d'une sincère ardeur ?

LÉANDRE.

Quand je vous vois ensemble,
L'amour, qui dans vos yeux tous ses charmes ras-
semble,

Est également triomphant ;
Entre deux beaux objets, qui tous deux savent
plaire,

Le choix est difficile à faire,
Et l'un de l'autre me défend.

LÉONORE, à Léandre.

Explique-toi sans artifice.

ISABELLE, à Léandre.

Il est tems enfin de parler.

LÉONOR, à Léandre.

Il ne faut plus dissimuler.

LÉANDRE.

Quelle contrainte ! quel supplice !
De vos tendres regards j'ai senti les attraits ;
Je vous aimai, charmante Léonore ;

Tome I.

X

242 *Le Carnaval de Venise ,*

Mais des yeux plus puissans encore
Ont soumis mon cœur à leurs traits ;
C'est Isabelle que j'adore ,
Pour ne changer jamais.

L É O N O R E.

Ciel ! que viens-je d'entendre , & que ma peine est
rude !

Oses-tu déclarer ton infidélité ?

I S A B E L L E.

En amour bien souvent un peu d'incertitude
Fiatte plus que la vérité.

L É O N O R E.

Jouis de ta victoire , orgueilleuse rivale ;
Insulte encore à mon malheur ;
Et toi, perfide Amant, crois-tu voir dans mon cœur
Dissiper en regrets ma tendresse fatale ?
Non , ingrat ! je prétends que mon courroux égale
Et surpasse encor mon ardeur ;
Je veux qu'à ma vengeance offert en sacrifice ,
L'un ou l'autre périsse ,
J'en atteste le Ciel : en ce funeste jour ,
La haine vengera l'amour.

(*Elle sort.*)

S C E N E I V.

LÉANDRE, ISABELLE.

L É A N D R E.

QUE ces vains projets de vengeance
Ne servent qu'à ferrer nos nœuds.

De divers Étrangers une troupe s'avance ;
Écoutons leurs concerts , prenons part à leurs jeux.

S C E N E V.

Unetroupe de Bohémiennes, d'Arméniens & d'Esclavons , avec des guitares , vient dans la Place Saint-Marc prendre part aux plaisirs du Carnaval.

UNE BOHÉMIENNE.

« AMOR , amor , te'l giuro a fè ,
» Tuo crudo stral noa fa più per me.

LE CHŒUR *répète ces deux vers , & les reprend à chaque couplet.*

UN ESCLAVON.

» Lungi da me , vaga Beltà ;
» Mon mi giova la crudeltà.
» Chi vuol sospirar ,
» Può s'inamorar :
» Amor , non la voglio con te ;
» Lascia mio core in libertà.

Le Chœur , Amor , &c.

L'ESCLAVON.

» Grata merce di costante fè
» Indarno vien a consolar me ,
» Col foco non voglio più scherzar ;
» Amor per me gioco non è ;
» Voglio ridere , non avampar. »

Le Chœur , Amor , &c.

TRADUCTION
DES VERS ITALIENS.

AMOUR, je t'en donne ma foi,
Tes traits ne sont plus faits pour moi.

Le Chœur, Amour, &c.

Loin de moi sévère Beauté ;
Je renonce à la cruauté :
Qui voudra soupirer, s'enflamme :
Plus de commerce, Amour ; fuis, laisse dans mon
ame
Et le calme & la liberté.

Le Chœur, Amour, &c.

En vain, pour me flatter un peu,
La constance me montre un prix que je desire :
L'on ne badine point en vain avec le feu ;
L'Amour pour moi n'est pas un jeu ;
Je ne veux point brûler, si je puis ; je veux rire,

Le Chœur, Amour, &c.

246 *Le Carnaval de Venise ,*

La Troupe continue les jeux, & danse la Villanelle.

UNE MUSICIENNE *de la Troupe.*

Formons , s'il est possible ,
Les plus doux concerts ;
Ce séjour est paisible
Dans le sein des mers.

LE CHŒUR *répète les quatre vers précédens à chaque couplet.*

LA MUSICIENNE.

Neptune , plus tranquille ,
Pour flatter nos vœux ,
Sert , dans ce doux asyle ,
De théâtre aux jeux.

Le Chœur , Formons , s'il est possible , &c.

LA MUSICIENNE.

Nous ressentons dans l'onde
Le flambeau d'Amour ;
Il est plus cher au monde
Que celui du jour.

Le Chœur , Formons , s'il est possible , &c.

On recommence la danse.

UNE BOHÉMIENNE.

Tout plaît , tout rit dans ce beau séjour ;
Vénus y tient sa brillante Cour.

LE CHŒUR *répète ces deux vers à chaque couplet.*

UN ARMÉNIEN.

Dans ces beaux lieux remplis d'attraits ,
L'Amour n'a que d'aimables traits ;
Tout vient , jeunes cœurs , flatter vos desirs ;
Si l'hiver chasse les zéphirs ,
Il vous ramene les doux plaisirs.
Le Chœur répète , Tout plaît , tout rit , &c.

L'ARMÉNIEN.

Malgré la glace & les noirs frimats ,
Nous ressentons des feux pleins d'appas ,
Et les jeux suivent par-tout nos pas.
Quel printemps fait de plus beaux jours ?
Au lieu de fleurs , il naît des Amours.
Le Chœur répète , Tout plaît , tout rit , &c.

S C E N E V I.

LÉANDRE , ISABELLE.

LÉANDRE.

Vous brillez à mes yeux d'une grace nouvelle ,
Et je brûle pour vous d'une nouvelle ardeur :
La Mere des amours ne fut jamais si belle ;
Tout le feu de vos yeux a passé dans mon cœur.

ISABELLE.

Je crains une rivale ; & mon ardeur fidelle
Me fait sentir de mortelles terreurs.

248 *Le Carnaval de Venise,*

L É A N D R E.

Ne craignez rien de ses fureurs.

I S A B E L L E.

Je crains plus de votre inconstance.

L É A N D R E.

Ah ! que cette crainte m'offense !

I S A B E L L E.

Pourquoi vous offenser de la juste frayeur

Dont je sens les atteintes ?

Les troubles & les craintes

Sont les premiers effets d'une naissante ardeur.

L É A N D R E.

De ce tendre discours que mon ame est ravie !

I S A B E L L E.

D'un jaloux odieux je crains la barbarie ;

Si notre amour éclatoit à ses yeux ,

Rien ne pourroit calmer ses transports furieux.

L É A N D R E.

L'Amour , armé de la constance ,

Ne craint ni rivaux , ni jaloux ;

Si nos cœurs sont d'intelligence ,

Rien n'est à redouter pour nous.

D'un jaloux importun tromper la vigilance ,

C'est goûter par avance

Ce que l'Amour a de plus doux.

I S A B E L L E.

Brûlerez-vous pour moi d'une flamme sincère ?

L É A N D R E.

Pouvez vous vous connoître , & me le demander ?

I S A B E L L E.

La conquête d'un cœur est plus aisée à faire ,

Qu'elle n'est facile à garder.

L É A N D R E.

Bannissez ces alarmes ,
Rendez le calme à votre cœur ;
Vos beaux yeux & vos charmes
Vous répondront de mon ardeur.

Ensemble.

Gouïtons , sans nous contraindre ,
Les plaisirs les plus doux.
Ah ! que pouvons-nous craindre ,
Si l'Amour est pour nous ?

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le Théâtre représente la Salle des Réduits de Venise , qui est un lieu destiné pour le jeu pendant le Carnaval.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, *seul.*

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux ,
Quel que soit le poids de vos chaînes ,
Amans , que votre sort est doux !

Deux tyrans dans mon cœur exercent leur furie ;
L'Amour , le tendre Amour ,
Y fait naître la jalousie ;
Et mes jaloux transports , par un cruel retour ,
Y font mourir l'Amour qui leur donna la vie.

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux ,
Quel que soit le poids de vos chaînes ,
Amans , que votre sort est doux !

S C E N E I I.

L É O N O R E , R O D O L P H E .

L É O N O R E .

MALGRÉ toute l'ardeur qui régné dans votre ame,
On vous séduit , on trahit votre flamme.

R O D O L P H E .

Ah ! je m'en doutois bien ; & mes soupçons jaloux
M'en avoient instruit avant vous.

L É O N O R E .

Un autre amant , sans résistance ,
Remporte le prix le plus doux ,
Que méritoit votre constance.

R O D O L P H E .

Nommez-moi seulement le rival qui m'offense ,
Et laissez agir mon courroux.

L É O N O R E .

L'affront est égal entre nous ,
Je veux partager la vengeance.

Un ingrat me juroit de vivre sous mes loix ,

Je me flattois de ce bonheur extrême ;
On se laisse aisément tromper par ce qu'on aime ,
Lorsque l'on est trompé pour la première fois.
A ce perfide amant Isabelle a su plaire ,
Et Léandre à ses yeux...

R O D O L P H E .

O Ciel ! que dites-vous ?

252 *Le Carnaval de Venise* ,

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere ;
Vengeons-nous , hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on differe
Perd ce qu'elle a de plus doux.

L É O N O R E , *à part.*

Et toi , fors de mon cœur , indigne & foible reste
D'une impuissante ardeur ;
Ne me parle plus en faveur
D'un perfide que je déteste.

R O D O L P H E , *à part.*

J'étoufferai la voix d'une pitié funeste
Qui crie en vain dans le fond de mon cœur.

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colere ;
Vengeons-nous , hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on differe
Perd ce qu'elle a de plus doux.

R O D O L P H E .

Rien ne peut s'opposer à mon impatience ;
Allons , courons à la vengeance.

SCENE III.

S C E N E I I I.

*La Fortune paroît, suivie d'une Troupe de Joueurs
de toutes Nations.*

CHŒUR *de Suivans de la Fortune.*

SUIVONS tous , d'une ardeur fidelle :
C'est la Fortune ici qui nous appelle ;
Son pouvoir peut combler nos vœux :
Tous les biens volent autour d'elle ;
C'est elle qui nous rend heureux.

LA FORTUNE.

Je suis fille du sort , inconstante & légère ;
Tout fléchit sous ma loi.

De tous les Dieux que le monde révere ,
Quel autre a plus d'encens que moi ?

Je traîne à mon char la victoire ;
Je brise , quand je veux , des trônes éclatans ;
Et je puis , à tous les instans ,
Par quelque événement éterniser ma gloire.

Venez implorer mon secours ,
Amans qu'un triste sort accable ;
Je fais naître à mon gré le moment favorable
Que , sans moi , l'on attend toujours.

Entrée de Suivans de la Fortune.

UN MASQUE.

De tes rigueurs ,
Ni de tes faveurs ,

254 *Le Carnaval de Venise ,*

Fortune inconstante ,
Je ne crains rien , rien ne me tente ;
Tout ton pouvoir
Ne fait ni ma crainte , ni mon espoir.

Le bien qui peut enchanter mon ame ,
Est de brûler d'une constante flamme ,
Et d'allumer de semblables feux.

Deux yeux
Touchans ,
Charmans ,
Elevent mon sort aux cieux ;
Sans cesse je les implore ,
Je les adore ;
Ce sont mes rois , ma fortune , & mes dieux.

S C E N E I V.

Le Théâtre change , & représente une vue de plusieurs Palais ou Balcons. Le reste de l'Acte se passe pendant la nuit.

RODOLPHE , *seul.*

DE ses voiles épais la nuit couvre les cieux.
Je fais que mon rival , dans l'ardeur qui le presse ,
Doit ici , par ses chants , exprimer sa tendresse ;
Pour l'observer , cachons-nous en ces lieux.
(*Il se retire dans un coin du Théâtre.*)

S C E N E V.

*Léandre conduit une Troupe de Musiciens , pour
donner une sérénade à Isabelle.*

L É A N D R E.

Doux charme des ennuis & des peines pressantes,
Favorable Divinité ,
Sommeil , qui , dans la fausseté
De tes illusions charmantes ,
Nous fais goûter la vérité
De cents douceurs les plus touchantes ,
Viens verser sur cette Beauté
De tes pavots les vapeurs les plus lentes ;
Et fais que son cœur enchanté
Jouisse du repos que ses yeux m'ont ôté.

*Les Musiciens se joignent à Léandre , & chantent
le Trio Italien qui suit.*

TRIO ITALIEN.

« Luci belle , dormite ;
 » Dch ! per pietà , un momento cessate ,
 » Con i dardi
 » De' vostri sguardi ,
 Di rinovvar al cor le mie ferite. »

L É A N D R E , *appercevant quelqu'un au balcon d'Isabelle.*

L'Amour me favorise , & je vois dans ces lieux
 Une clarté nouvelle :
 N'en doutez point , mes yeux ;
 C'est l'Aurore , ou c'est Isabelle.

S C E N E V I.

I S A B E L L E , *sur le Balcon.*

« M I dice la speranza
 » Ch' il tormento
 » In contento
 » Si cangerà.
 » Tra le spine nascosa
 » Si trova la rosa ;
 » Fra le pene amor trionfera.

TRADUCTION
DU TRIO ITALIEN.

Dormez, beaux yeux, dormez sans craintes ;
Et cessez un moment, avec vos traits vainqueurs,
De renouveler les atteintes
Dont vous percez les cœurs.

TRADUCTION
DE L'AIR ITALIEN.

L'ESPÉRANCE me dit que nos peines mortelles
Se changeront en des plaisirs charmans.
Parmi les épines cruelles
On voit les roses les plus belles ;
L'amour doit triompher au milieu des tourmens.
Y ij

L É A N D R E.

Quelle félicité peut égaler la mienne !

Il faut quitter ce lieu charmant
Un jaloux s'endort avec peine ,
Mais il se réveille aisément.

S C E N E V I I.

R O D O L P H E , *sortant du lieu où il étoit
caché.*

J E me suis fait trop long-tems violence ,
Je ne puis plus cacher mes transports furieux.
Où donc est cet audacieux ?
Mais il fuit en vain ma présence ;
Avant que le soleil paroisse dans ces lieux ,
Les ministres de ma vengeance
Eteindront dans son sang des feux injurieux.

S C E N E V I I I.

ISABELLE , RODOLPHE.

ISABELLE , *croyant parler à Léandre.*

JE cede à mon impatience ;
Et, tandis que la nuit triomphe encor du jour ,
Cher Léandre , je viens , conduite par l'Amour ,
Vous dire de mes feux toute la violence.

Quel plaisir de tromper & les soins & les yeux
D'un jaloux importun qui m'obsède en tous lieux ?

Que je le hais ! que son amour me gêne !
Rien n'est comparable à la haine
Que je ressens pour ce jaloux ,
Que l'amour violent dont je brûle pour vous.

RODOLPHE.
Ingrate !

ISABELLE.
Ah Ciel !

RODOLPHE.
Ma voix t'étonne.
Je fais les trahisons où ton cœur s'abandonne.

ISABELLE.
Si le sort trahit votre espoir ,
C'est à vous qu'il faut vous en prendre ;
Pourquoi cherchez-vous à savoir
Ce qu'on ne veut pas vous apprendre ?

R O D O L P H E.

O Dieux !

I S A B E L L E.

Ne m'aimez plus ; rompez , rompez des nœuds
Qui ne sauroient vous rendre heureux.

R O D O L P H E.

Puis-je briser la chaîne qui m'accable ?
Mon cœur par vos attraits s'est trop laissé charmer ;
Si vous ne voulez pas m'aimer ,
Souffrez du moins que je vous trouve aimable.

Je veux vous adorer malgré moi , malgré vous ;
J'espère que le tems rendra mon sort plus doux.

I S A B E L L E.

Dans mes yeux vous avez pu lire
Le sort que vous gardoit mon cœur :
Jamais d'aucun regard flatteur
Ai-je entrepris de vous séduire ?
Ah ! quand on ressent quelque ardeur ,
Les yeux font-ils si long-tems à le dire ?

R O D O L P H E.

Pour rendre le calme à mes sens ,
Et pour payer l'amour dont mon ame est atteinte ,
Dites que vous m'aimez : trompez-moi , j'y consens ;
Cette fausse pitié , cette cruelle feinte ,
Peut-être calmeront les tourmens que je sens.

I S A B E L L E.

C'est une peine quand on aime ,
D'avouer un penchant qu'on trouve plein d'appas ;
Ce seroit un supplice extrême
De déclarer des feux que l'on ne ressent pas.

R O D O L P H E.

Mon tendre amour , de votre haine
Ne sera-t-il jamais victorieux ?
Vous gardez le silence , insensible ! inhumaine !

I S A B E L L E.

L'aurore va paroître , il faut quitter ces lieux.

S C E N E I X.

R O D O L P H E, *seul.*

P O U R trouver un amant qu'en vain ton cœur
adore ,
La nuit n'a point d'horreur pour toi ;
Et tu crains avec moi
Le retour de l'aurore !
Va , cours chercher ce rival odieux
Qui de ton cœur s'est rendu maître ;
Tes mépris trop injurieux
Étouffent tout l'amour que j'ai pris dans tes yeux :
Mais mon juste dépit te fera bien connoître
Que si je fais aimer , je hais encor mieux.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le Théâtre représente une Place de Venise , environnée de Palais magnifiques , où se rendent quantité de Canaux couverts de Gondoles.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, seule.

TRANSPORTS de vengeance & de haine ,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur ;
Mon ingrat va périr & sa mort est certaine ;
Peut-être en ce moment une main inhumaine...

Je tremble... je frémis d'horreur.
Barbares... arrêtez... votre fureur est vaine ;
L'ingrat que vous percez , cause encor ma langueur.

Transports de vengeance & de haine ,
Ne chassiez point l'amour qui flatte encor mon cœur.

Mais il vit pour une autre ! Une pitié soudaine
Doit-elle s'opposer à mon dépit vengeur ?
Ministres qui servez le courroux qui m'entraîne ,
Frappez... & qu'en mourant , cet infidele apprenne

Que je l'immole à ma fureur.

Transports de vengeance & de haine ,
Succédez à l'amour qui régnoit dans mon cœur.

SCENE II.

RODOLPHE, LÉONORE.

RODOLPHE.

A LA fin vous êtes vengée :
J'ai servi le juste transport
De notre tendresse outragée ;
Votre ingrat ne vit plus , & mon rival est mort.

LÉONORE.

Il est mort , justes Dieux ! ma bouche impitoyable
A prononcé l'arrêt de son trépas ;
Qu'ai-je fait , malheureuse ? hélas !

RODOLPHE.

Il ne vit plus ; & le ciel redoutable ,
S'il respiroit encor , ne le sauveroit pas.

LÉONORE.

Tu l'as souffert , ô Ciel ! & ta main équitable
Ne punit point ces attentats ?
Que fais-tu ? qui retient ton bras ?
Lance ta foudre épouvantable ;
Sur ce traître ou sur moi , fais voler ses éclats ,
Tu ne saurois manquer de frapper un coupable.

Ensemble.

LÉONORE..... C'est toi qui lui perce le cœur.
RODOLPHE.... C'est vous qui lui percez le cœur.

264 *Le Carnaval de Venise ,*

L É O N O R E.

Cruel ! dis-moi quel est son crime ?

R O D O L P H E.

Vous demandiez une victime.

Ensemble.

L É O N O R E..... Devois tu croire mon ardeur ?

R O D O L P H E... Deviez-vous armer ma fureur ?

L É O N O R E..... C'est toi qui lui perce le cœur.

R O D O L P H E .. C'est vous qui lui percez le cœur.

R O D O L P H E.

Calmez les déplaisirs dont votre ame est saisie.

Pour oublier leur perfidie ,

Aimons-nous , unissons nos cœurs ;

Et qu'un amour formé de nos communs malheurs,

Soit le fruit de la jalousie.

L É O N O R E.

Que je m'unisse à toi ,

Montre sorti de l'infèrnal empire !

Va .. fuis... je frémis d'effroi ;

Que le jour que je voi ,

Que l'air que je respire

Me soit commun avec toi.

SCENE III.

S C E N E I I I.

R O D O L P H E , *seul.***L**AISSONS de ses regrets calmer la violence.*(On entend un bruit de réjouissance.)*

Mais le parti victorieux

Du combat que le peuple a donné dans ces lieux

Vient montrer sa réjouissance.

Allons faire savoir à l'objet qui m'offense

Un trépas dont son cœur sera saisi d'effroi ;

Je perds le prix de ma vengeance ,

Si l'ingrate l'apprend d'un autre que de moi.

S C E N E I V.

DIVERTISSEMENT DE CASTELLANS
& de Barquerolles, avec le fifre & le tambourin.

Les Castellans & les Nicoltes sont deux Partis opposés dans Venise , qui donnent pendant le Carnaval , pour divertir le Peuple , un combat à coups de poing pour se rendre maîtres d'un Pont. Le Parti victorieux se promene dans toute la Ville , avec des cris de joie & des acclamations publiques.

UN CHEF DE CASTELLANS.

Nous triomphons sur les eaux , sur la terre ;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre :
Mêlons aussi dans ce beau jour ,
Qui nous comble de gloire ,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire ;
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

LE CHŒUR.

Nous triomphons sur les eaux , sur la terre ;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre :
Mêlons aussi dans ce beau jour ,
Qui nous comble de gloire ,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire ;

Des chansons d'amour

Au son du tambour.

*Des Castellans & des Castellanes témoignent , par
leur danse , la joie qu'ils ont de leur victoire.*

U N E C A S T E L L A N E .

Entre la crainte & l'espérance ,
Sur le sein de Neptune , on est à tous momens ;
L'empire de l'Amour n'a pas plus de constance ,
Et l'on y voit flotter sans cesse les amans

Entre la crainte & l'espérance.

Le Parti victorieux recommence sa danse.

U N E B A R Q U E R O L E .

Embarquez-vous ,
Amans , sans faire résistance ;
Embarquez-vous ,
L'empire de l'amour est doux.

C'est une mer toujours sujette à l'inconstance ,
Que quelque orage à tout moment vient agiter ;
Malgré ces maux , le calme de l'indifférence
Est encor plus cent fois à redouter.

Entrée des Gondoliers & des Gondolieres.

L E C H Œ U R .

Tout rit à nos desirs ,
Ne songeons qu'aux plaisirs.
Que le vent gronde ,
Que la mer souleve les flots ,
Que le Ciel en feu leur réponde ;
Nous goûtons ici le repos.

S C E N E V.

ISABELLE, *seule.*

MES yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Le jour est pour moi désormais
Un sujet de peine & d'alarmes.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Je suis coupable de vos charmes,
J'ai trop fait briller vos attraits;
Et je veux, par les mêmes armes,
Me punir des maux que j'ai faits.

Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.

Mais que servent, hélas ! ces regrets superflus ?

Cher Léandre, tu ne vis plus.

Quand tu descends pour moi dans la nuit éternelle,
Doit-il m'être permis de voir encor le jour ?
Non, non : pour me rejoindre à cet amant fidèle,
La plus affreuse mort me paroîtra trop belle,
Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

(*Elle tire son stylet pour s'en frapper.*)

S C E N E V I.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE, *lui arrêtant le bras.*

CIEL! que voulez-vous entreprendre ?

ISABELLE.

Dois-je en croire mes yeux ? est-ce vous cher
Léandre ?

LÉANDRE.

Quelle aveugle fureur vous arrache le jour ?

ISABELLE.

Le bruit de votre mort causoit seul mes alarmes.
Mon sang versé, mieux que mes larmes,
Vous alloit prouver mon amour.

LÉANDRE.

Quoi ! vous mouriez pour moi ! Dieux ! quelle
barbarie

De votre sort hâtoit le cours ?

Hélas ! toute ma vie

Ne vaut pas un seul de vos jours.

Un jaloux que la rage anime,
Vient de faire éclater son barbare courroux ;
Il a porté les mains sur une autre victime ,
Et la nuit & l'Amour m'ont sauvé de ses coups.

I S A B E L L E.

Je revois enfin ce que j'aime ;
 L'excès de mon bonheur se peut-il concevoir ?
 Je crains que le plaisir extrême
 Que je sens à vous voir
 Ne fasse sur mes jours l'effet du désespoir.

L É A N D R E.

Vivons pour nous aimer , vivons , malgré l'envie ;
 Nous triomphons des jaloux & du sort :
 Que notre crainte soit suivie
 Du plus tendre transport.
 Aimez-moi , tout vout y convie :
 Si vous vouliez donner votre sang à ma mort ,
 Hélas ! que pourriez-vous refuser à ma vie ?

Ensemble.

Suivons nos doux emportemens ;
 Aimons-nous d'une ardeur nouvelle :
 Quand l'Amour au jour nous rappelle ,
 Nous lui devons tous nos momens.

L É A N D R E.

Fuyons un lieu funeste à de tendres amans.

I S A B E L L E.

Je fais mon bonheur de vous suivre.
 Je vous allois chercher dans le sein du trépas ;
 Lorsque pour moi l'amour vous fait revivre ,
 Qui pourroit m'empêcher de voler sur vos pas ?

L É A N D R E.

On doit donner au Peuple , en ce jour favorable ,
 Un spectacle où d'Orphée on retrace la fable ;

Un bal pompeux doit suivre ces plaisirs ;
Le tumulte & la nuit serviront nos desirs.

Je vais en ce lieu vous attendre :

Un vaisseau par mes soins dans le port va se rendre,
Pour nous porter en des climats plus doux ,
Où nous pourrons braver la fureur des ja'oux ,
Et goûter les douceurs de l'hymen le plus tendre.

Pendant que les violons jouent l'entre-a'c'e, on voit descendre un Théâtre fermé d'une toile , qui occupe toute l'étendue du premier. Ce qui reste d'espace jusqu'à l'Orchestre contient plusieurs rangs de loges pleines des différentes personnes placées pour voir un Opéra.

Fin du troisieme Acte.

O R F E O
NELL' INFERNO,
O P E R A.

P E R S O N A G G I.

PLUTONE.

ORFEO.

EURIDICE.

Un' Ombra.

Coro di Mumi infernali.

Coro di Folletti.

O R P H É E
A U X E N F E R S ,
O P É R A .

A C T E U R S .

PLUTON.

ORPHÉE.

EURIDICE.

Une Ombre.

Troupe de Divinités infernales.

Troupe d'Esprits folets.

O R F E O
NELL' INFERNO,
O P E R A.

Il Teatro rappresenta la Reggia di Plutone.

S C E N A P R I M A.

P L U T O N E , fra Numi infernali.

« TARTAREI Numi, all' armi! all' armi!

C O R O.

» All' armi! all' armi!

P L U T O N E.

» Un Mortal insolente,
» Al dispetto della sorte,
» Passa vivo nel regno della Morte,
» Per turbarmi.
» All' armi!

» Freme il Tartaro,
» Geme l'Erebo.

O R P H É E
A U X E N F E R S ,
O P É R A .

Le Théâtre représente le Palais de Pluton.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, *au milieu d'une Troupe de Divinités
infernales.*

DIEUX des Enfers, aux armes !

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes !

PLUTON.

Un Mortel insolent, malgré la loi du sort,
Dans les Royaumes de la Mort
Descend encor vivant, & cause mes alarmes.
Aux armes ! aux armes !

Le Tartare frémit,
L'Érebe gémit,

276 *Le Carnaval de Venise ,*

» Stride Cerbero.
» Tartarei Numi ,
» All' armi !

C O R O.

» All' armi ! all' armi !

(*Si sente sinfonia pianissima.*)

P L U T O N E.

» Ma qual nuova armonia ?
» Qual soave sinfonia
» Dal cor di Plutone
» L'ira depone !

SCENE II.

Cerbere mugit ,
Dieux des Enfers , aux armes !

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes !

(*On entend une symphonie très-douce.*)

PLUTON.

Mais quels chants remplis de douceur !

Quelle douce harmonie

Chasse la barbarie

D'un cœur comme le mien , ouvert à la fureur !

S C E N A I I.

ORFEO, PLUTONE.

ORFEO.

« **D**OMINATOR dell' Ombre ,
» Al tuo soglio Amor m'invita :
» Euridice è morta ,
» Ahi ! dure pene ?
» O toglimi la vita ,
» O rendimi al mio ben.

PLUTONE.

» Troppo da te si prega ;
» Ma , se Amore lo vuol , Pluto nol nega.
» Parti , ma con tal patto ,
» Che non miri Euridice ,
» Sin ch' al regno del giorno
» Il varco ti sia fatto.

S C E N E I I.**ORPHÉE, PLUTON.****ORPHÉE.**

PUISSANT Maître des Ombres ,
A ton trône enflammé l'Amour conduit mes pas ;
La charmante Euridice , hélas !
A passé les rivages sombres ;
Rends-moi cet objet plein d'appas ,
Ou, par pitié , donne-moi le trépas.

PLUTON.

Plus loin que ton espoir tu portes ta demande ;
Mais Pluton y consent , si l'Amour le commande.
Pars ; fors du ténébreux séjour :
Mais je prétends qu'une loi s'accomplisse ;
Ne regarde point Euridice ,
Que tu ne sois rendu dans l'Empire du jour.

S C E N A I I I.

O R F E O.

« **V**ITTORIA , mio cuore :
» Hà vinto Amore.

» Il riso , il canto ,
» Al duol succede :
» Al dolce incanto ,
» D'un vago ciglio l'Inferno cede. »

Segue il Ballo de' Numi infernali & Spirti folletti.

S C E N A I V.

U N O M B R A *fortunata.*

« **A**L' lampo
» D'un bel volto resista chi può ;
» Penetra il Ciel un vago sembiante ,
» E d'ell' inferno stesso s'apre le porte. »

(*Si ricomincia il ballo.*).

S C E N E I I I.

O R P H É E.

MON cœur , chantez votre victoire ;
L'Amour est couronné de gloire.

Les ris & les chants
A la douleur succèdent ;

Les Enfers cèdent
Aux charmes de deux yeux touchans.

Entrée de Divinités infernales & d'Esprits follets.

S C E N E I V.

U N E O M B R E *heureuse.*

SOUTIENNE qui pourra les traits & les éclairs
Qu'on voit partir d'un beau visage ;
La beauté dans les Cieux trouve un aisé passage ,
Et se fait même ouvrir les portes des Enfers.

(*On recommence la danse.*)

S C E N A V.

EURIDICE.

« **P**ER piacer al mio ben ,
» Amori , volatemi in sen ;
» Fugite , martiri ;
» Fugite , sospiri ;
» Non turbate dell' alma il ben feren. »

(*Da capo.*)

S C E N A V I.

ORFEO, EURIDICE.

ORFEO , *passa senza mirar Euridice.*

EURIDICE.

« **D**EH ! per pietà mira , Orfeo , chi t'adora . »

ORFEO , *riguardando Euridice,*

» Euridice , mio ben , ti vedo ancora ! »

S C E N E V.EURIDICE, *seule.*

Pour plaire à l'objet qui m'enflamme ,
Amours , volez tous dans mon ame ;
Fuyez , peines , soupirs , ne revenez jamais
De mon cœur amoureux interrompre la paix.

(*On recommence.*)

S C E N E V I.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE, *passé sans regarder Euridice.*

EURIDICE.

JETTE, Orphée, un regard sur celle qui t'adore.

ORPHÉE, *regardant Euridice.*

Chère Euridice , enfin , je vous revois encore !

SCENA VII.

PLUTONE, ORFEO, EURIDICE.

PLUTONE.

« FUGI, temerario ,
 » Già che del decreto mio
 » Violaſti la fè ;
 » Quì rimanga Euridice.

ORFEO.

» O Dio !

PLUTONE.

» Su ch' un diligente ſtuol
 » Porti quel perfido
 » A riveder il ſuol ;
 » Coſì Pluto lo vuol.

ORFEO.

» O rigor ! ô crudeltà ,

EURIDICE.

» Colpà d'amore merta pietà. »

(*Demoni portano Orfeo.*)

S C E N E V I I.

PLUTON, ORPHÉE, EURIDICE.

PLUTON.

V A, fuis loin de mes yeux,
Mortel trop téméraire,
Puisque des Dieux
Tu violates l'arrêt sévère.

ORPHÉE.

O Dieux !

PLUTON.

Qu'une troupe rapide
De Démons empressés
Dans l'empire des airs reporte ce perfide :
Pluton commande , obéissez.

ORPHÉE.

Quelle rigueur impitoyable !

EURIDICE.

Un crime de l'amour n'est-il point pardonnable ?
(Des Démons enlèvent Orphée.)

S C E N A V I I I.

P L U T O N E.

« **V**oi , per fugar sua noia ,
» Spirti d'Averno , mostrate la gioia.
 » Si canti , si goda ,
 » Si balli , si rida ;
 » Non si parli di dolor
» Dove splende la face d'Amor.

C O R O.

 » Si canti , si goda ,
 » Si balli , si rida ;
 » Non si parli di dolor
» Dove splende la face d'Amor. »

S C E N E V I I I.**P L U T O N.**

ESPRITS infernaux , en ce jour ,
Pour chasser le chagrin qui la presse ,
Riez , chantez , dansez , montrez votre allégresse ;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

L E C H Œ U R.

Rions , chantons , dansons , montrons notre allé-
gresse ;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

S C E N E I X.

L É A N D R E , I S A B E L L E.

L É A N D R E.

IL est tems de partir l'occasion est belle ;
Tout conspire pour nous , & la mer & les vents ;
Profitions bien de ces heureux momens ;
Allons où l'Amour nous appelle.

LE BAL,

DERNIER DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre représente une Salle magnifique , préparée pour donner le Bal.

Le Carnaval paroît, conduisant avec lui une Troupe de Masques de différentes Nations.

LE CARNAVAL.

L'HIVER a beau s'armer d'aquillons furieux,
Et fixer des torrens la course vagabonde ;
En vain ses noirs frimats , pour attrister le monde ,
Déroberent le flambeau qui brille dans les Cieux :
Si-tôt que je paroïs , je bannis la tristesse ;
J'ouvre la porte aux jeux , aux festins , à l'amour :
A mon départ le plaisir cesse ;
Et , pour mieux s'y livrer , on attend mon retour.
Vous qui m'accompagnez , montrez votre allé-
gresse ;
Par vos jeux , par vos chants , célébrez ce beau
jour.

(*Les Masques commencent un bal sérieux.*)

LE CARNAVAL.

Je veux joindre à ces jeux une nouvelle danse :
Venez , aimables Enjouemens ;

290 *Le Carn. de Venise , &c.*

Redoublez en ces lieux notre réjouissance

Par de nouveaux déguisemens.

En ce tems de plaisir le plus sage s'oublie,

Et permet un peu de folie.

(On tire un rideau , & l'on voit arriver du fond du
Théâtre un char magnifique traîné par des Mas-
ques comiques , & rempli de figures de même ca-
ractere , qui se mêlent en dansant avec les Mas-
ques sérieux.)

LE CARNAVAL.

Chantez , dansez , profitez des beaux jours :

L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CHŒUR.

Chantons , dansons , profitons des beaux jours ;

L'heureux tems des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CARNAVAL.

La raison vainement voudroit vous interdire

Des passe-tems si doux ;

Les momens que l'on passe à rire ,

Sont les mieux employés de tous.

LE CHŒUR.

Les momens que l'on passe à rire ,

Sont les mieux employés de tous.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce premier Volume.

LA SÉRÉNADE.

LE BAL.

LE JOUEUR.

LE CARNAVAL DE VENISE.











